

1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (T à V)



Henri LESOIN

Association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix »

Collection « Les notices historiques clairoisiennes »

n° 14 ~ 2018

Sommaire

• <i>Préambule</i>	<i>p. 03</i>
• <i>L'offensive allemande du 9 juin 1918</i>	<i>p. 04</i>
• <i>Liste des noms commençant par T</i>	<i>p. 13</i>
• <i>La SSY3 anglaise à Clairoix</i>	<i>p. 16</i>
• <i>Juillet 1918, la contre-offensive et le saccage de Clairoix</i>	<i>p. 18</i>
• <i>Liste des noms commençant par V</i>	<i>p. 22</i>
• <i>Août 1918, la pression se relâche sur Clairoix</i>	<i>p. 26</i>
• <i>Le retour des civils à Clairoix</i>	<i>p. 27</i>
• <i>Liste complémentaire de quelques combattants de Clairoix</i>	<i>p. 29</i>
• <i>Les restrictions, les pénuries et la reconstruction</i>	<i>p. 32</i>
• <i>Vers la paix et le deuil</i>	<i>p. 37</i>
• <i>Des soldats de Clairoix en terre allemande</i>	<i>p. 41</i>

Illustration de couverture : poilus du 312^{ème} Régiment d'infanterie à Clairoix, à l'angle de la rue des Bocquillons et de la rue de l'Aronde. Mission de ravitaillement pour la compagnie en poste dans le secteur de Clairoix en mars 1919.

Collection Jean-Michel Bochand.

La collection « Les notices historiques clairoisiennes »

<i>N°</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
01	L'école communale en 1858 : l'exemple de Clairoix (Oise)	2008
02	La filature de soie de Clairoix (Oise)	2009
03	Les vignes à Clairoix (Oise) et dans les environs	2010
04	Le Clos de l'Aronde, mairie de Clairoix (Oise)	2011
05	Clairoix (Oise) en 1926	2012
06	Le comte Aimery de Comminges et Clairoix (Oise)	2013
07	Clairoix (Oise) et la guerre de 1914-1918	2014
08	Les Sibien et Clairoix (Oise)	2015
09	1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (A à D)	2015
10	1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (E à J)	2016
11	1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (L et M)	2016
12	1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (N à P)	2017
13	1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (Q à S)	2017
14	1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (T à V)	2018

Préambule

Les derniers civils ont quitté le village.

Clairoix est devenu exclusivement militaire.

Clairoix est une immense caserne. Un camp retranché.

Des hommes par centaines, couleur bleu-horizon ou moutarde pour les coloniaux. Des chevaux, des chiens et des pigeons voyageurs. Des automobiles, des motocyclettes, des camions, des tracteurs d'artillerie, des trains chargés d'engins blindés et de canons. Des canons, beaucoup de canons. Du bruit. Un vacarme permanent. En bas, les moteurs, les cris des adjudants.

Au détour d'une rue, d'un chemin, ou d'un jardin, et au loin, les coups de canons, jour et nuit. Le bruit de la douille éjectée, fumante, puis l'obus qu'on enchâsse dans la chambre du canon. Une déflagration, le sol tremble, de la poussière en sort. En haut, les avions, français ou ennemis. Le sifflement des obus et des torpilles ou des bombes.

De la poussière, beaucoup de poussière, dans des rues non encore pavées. Du verre brisé. Des tuiles éclatées. Des meubles dispersés sur la chaussée. Des débris. Des caisses de munitions et d'équipements divers, ouvertes, vides, à moitié remplies ou pleines, çà et là. Des panaches de fumées, l'odeur de la cordite des gargousses d'obus fraîchement tirés. L'odeur d'une grillade, de quelques poilus rôtissant une volaille, une boîte de « singe » (bœuf en boîte) et des pommes de terre récupérées par-ci, par-là.

Des hommes habillés de couleur « *Feldgrau* », prisonniers, parqués dans un jardin et attendant d'être évacués, l'air hagard, mi-triste, mi-joyeux. Avec manteau, couverture et gamelle. La « *Krätzchen* » (petit béret allemand à deux cocardes superposées) sur la tête, parfois portant un casque d'acier camouflé de grandes formes géométriques, brunes, jaunes et vertes.

Dans les rues, des bandes de pansement à même le sol, noircies de sang séché. Des rats. Beaucoup de rats. Des boutons d'uniformes, des douilles de cartouches, des boîtes de rations vides. Des fenêtres ouvertes, des magasins vides, des vitres brisées, des volets arrachés. Certaines portes ont servi de brancard.

Dans une cour, des morts. Une toile de tente ou une couverture dépliée laisse apparaître les pieds. Parfois nus. Souvent avec des brodequins usés, parfois d'une pointure différente. Une collerette de chaussette autour de la cheville laisse deviner depuis combien de temps ces pieds n'ont pas pris l'air, la laine a pourri.

Des odeurs, celle de la saleté, celle de la sueur, celles des débris, celle de la gangrène. Celle de la mort. Au coin d'une rue, des blessés attendent. Uniformes déchirés, le regard pointé vers le vide, attendant le passage hypothétique d'une ambulance. Un cimetière de croix de bois, comme une plante invasive, supplante, mange les coteaux du mont Ganelon.

Mais, aussi et surtout, dans cette vision d'apocalypse, des femmes, ambulancières, conductrices, françaises, anglaises et américaines. Toutes volontaires. Sans exception. Ces visages qui vous ramènent à celle d'une mère, d'une épouse, d'une marraine de guerre, d'une fille, mais aussi à une vision de tendresse insaisissable qui vous rattache subitement à la vie, à l'envie de vivre. Elles s'activent dans les ambulances de fortune.

Juin 1918, Clairoix, c'est ça !

Que s'est-il passé pour qu'un désordre aussi indescriptible ait enveloppé le village ? Laissons maintenant la parole aux témoins.

L'offensive allemande du 9 juin 1918

À peine Clémenceau avait-il quitté Clairoux le 8 juin, que l'attaque allemande se déclenche dans la nuit, précédée d'un violent bombardement dès 22h30. L'ennemi a percé sur Lassigny et Mélicocq.

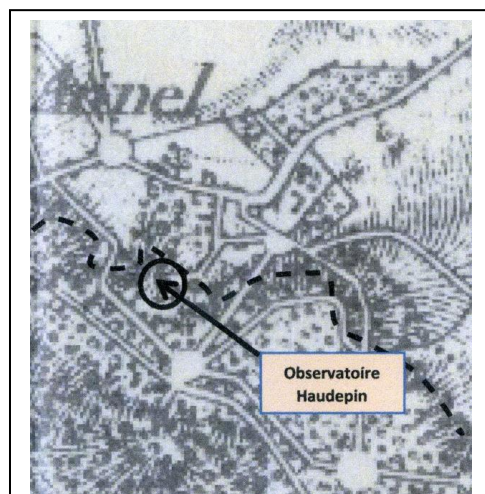
Entre le 8 et le 10 juin, des navires à vapeur transportent les derniers civils, notamment de Janville. Opération peu aisée en raison des nombreux ponts de bateaux montés par le Génie qui nécessitent d'être ouverts pour permettre leur passage, alors que des unités en réserve à l'est de Compiègne, près de Rethondes, doivent cette fois croiser le flux de réfugiés sur ces mêmes pontons.

Le témoignage des artilleurs à Clairoux

Dans la soirée, les unités d'artillerie sur le front du Matz se replient et, pour certaines, prennent position sur les hauteurs du mont Ganelon. Le 2^{ème} groupe du 102 RAL s'installe entre Clairoux et Janville. La 53^{ème} Division d'Infanterie, qui était encore le matin à Chevincourt et Mélicocq, se replie à Longueil.

Le 10 juin, les éléments avancés de cette offensive sont signalés sur une ligne « Montdidier - entre Belloy et Gournay-sur-Aronde - entre Antheuil et Monchy-Humières - Marquéglise à Mélicocq - Montmacq à Tracy-le-Mont ». C'est-à-dire, depuis le mont Ganelon, que la bataille

se déroule sous les yeux des observateurs. Nul n'est besoin d'utiliser les jumelles. Installé en précurseur depuis le 12 juin dans son observatoire d'artillerie, le sous-lieutenant André Haudepin, du 115^{ème} RAL (5^{ème} groupe/13^{ème} batterie), signale par téléphone les mouvements ennemis. Son poste est installé à environ 75 mètres au nord du carrefour de l'Impératrice sur les hauteurs du Ganelon. De ce petit promontoire qui domine Annel, rien ne lui échappe. Le temps est clair. Le poste d'observation ne semble pas encore avoir été repéré. André Haudepin, originaire de Malakoff près de Paris, s'est porté volontaire pour l'artillerie. À l'issue des cours d'officier, à tout juste 20 ans, il rejoint le 115^{ème} RAL. Une charge considérable repose sur lui. Les 13^{ème} et 15^{ème} batteries, installées sur le mont Ganelon, ont subi des dommages la veille. Un chef de pièce et trois canonniers ont été tués, 4 autres blessés. Quelques canons fonctionnent. Haudepin, empoignant le combiné téléphonique, annonce « *Ennemi repéré en 580-911 en direction du sud-ouest. Tir de barrage.* » Transmis aux lieutenants Caizon de la 13^{ème} batterie et Rivollet de la 15^{ème}, les pièces ouvrent le feu... (580-911, ce sont les coordonnées de la route de la Croix Ricard, au carroyage de la carte au 1/80 000^{ème} sur laquelle le sous-lieutenant Haudepin s'appuie).



Observatoire d'artillerie du sous-lieutenant Haudepin. En pointillés, les tranchées du 365^{ème} RI jouxtant l'observatoire.



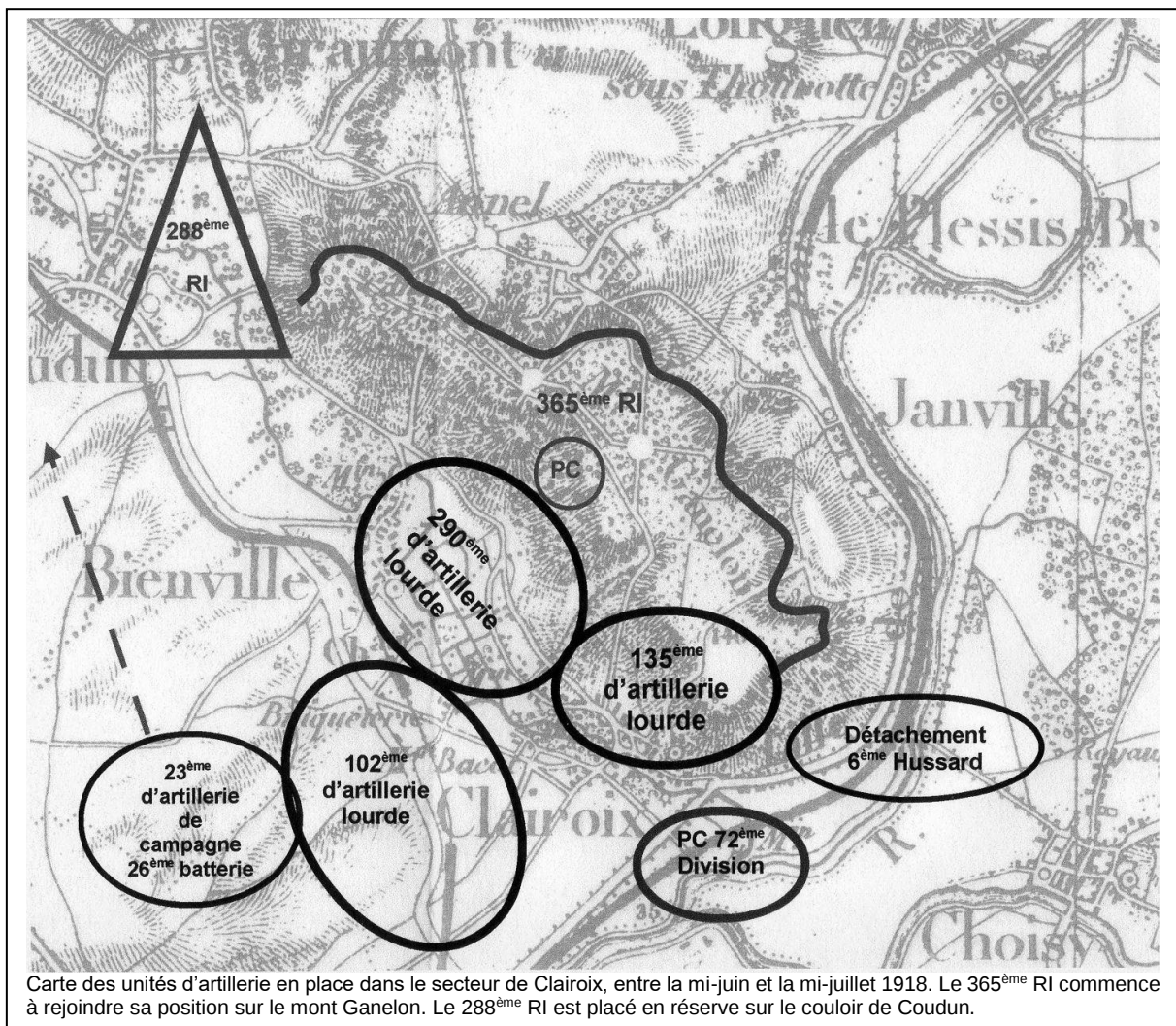
En 2016, l'emplacement de l'observatoire Haudepin est encore visible de nos jours. Une dépression sur le sol montre le poste creusé et donnant sur la plaine du Matz. Pour l'observation, les arbres de la pente nord avaient été abattus (photo de l'auteur).

La consigne du GQG, qui a quitté Compiègne pour Provins, est toujours la suivante : « *se défendre jusqu'au sacrifice suprême sur les positions dont on a la charge. On ne peut y réussir que par des contre-attaques répétées. Le Général commandant l'armée rappelle à toutes les consciences qu'il s'agit du salut du pays.* » Désormais, sous le feu, ce secteur se

dénomme « *la tête de pont de Compiègne* ». Cette tête de pont ne doit pas lâcher.

Le journal de marche du 2^{ème} CA à Clairoux note : « *Durant la nuit du 10 au 11, l'ennemi opère une pression continue sur nos lignes. Sa poussée se fait particulièrement violente sur le plateau nord de Mouchy dans la région de Ribécourt. À 3h00, l'ennemi attaque avec de gros*

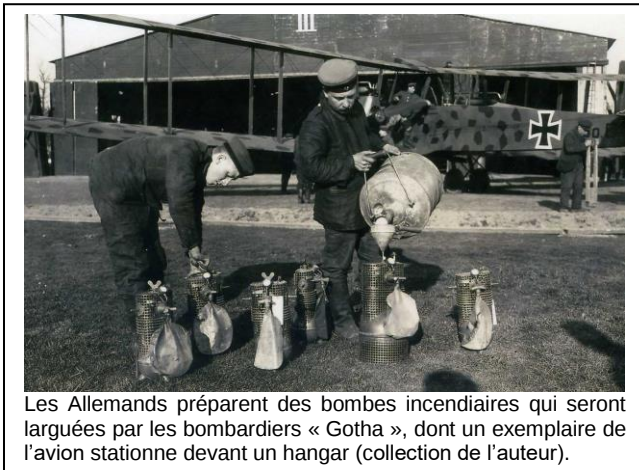
effectifs entre les routes de Compiègne et d'Estrées-Saint-Denis, mais la 69^{ème} DI réussit par une heureuse contre-attaque à rétablir entièrement la situation. Entre Antheuil et l'Oise les Allemands parviennent par des opérations de détails à s'emparer de Cambronnet et de Bethancourt. Nous nous maintenons à l'embouchure du Matz, à la lisière E. de Machemont, aux lisières N. de St Amand, Chevincourt et Marest. Pendant toute la nuit des éléments de la 72^{ème} DI restés au nord de Ribécourt s'efforcent de regagner nos lignes en traversant les lignes allemandes ». Dans la soirée, l'état-major du 2^{ème} CA, encadré par les tirs allemands, juge maintenant opportun de se déplacer vers Le Meux. Sur Clairoux, on ne trouve plus que des états-majors de divisions et des PC de régiments. Il est vrai que le secteur subit depuis deux jours de violents tirs d'artillerie. Les artilleurs du 135^{ème} RAL, positionnés sur les hauteurs du Ganelon, près du moulin en ruine, sont bombardés. Le 11, un artilleur est tué. Le 12, un deuxième et de nombreux chevaux sont tués ou blessés, puis achevés. Entre le 11 et le 12 juin, 5 800 obus de 105 mm et 400 de 220 mm ont été tirés de cette position. La 53^{ème} Division d'Infanterie, qui subit un bombardement intense à Longueil, se déporte sur Clairoux et s'y installe en réserve. Le 135^{ème} RAL est maintenant relayé par le 102^{ème} qui dépêche deux groupes dans la plaine de Clairoux le 12 au matin. Ils tirent en une journée 3 000 obus de leurs canons de 105 mm et 100 obus de leurs mortiers lourds de 220 mm. Le capitaine Pianelli, officier munitionnaire du 102^{ème} RAL, assure le ravitaillement de tous ces régiments depuis le dépôt de Clairoux. Ce capitaine a installé son poste de commandement à Clairoux, de même que le lieutenant-colonel Annibert commandant le 102^{ème}. Les communications ne passant pas avec son PC maintenant établi au Meux, il préfère diriger les opérations à partir de Clairoux dans un petit poste de commandement installé dans une maison proche de l'église. La plaine s'embrace de tirs, les flancs du mont Ganelon aussi.



La 15^{ème} batterie du 177^{ème} RAT (Régiment d'Artillerie de Tranchée) arrive en catastrophe à Clairoix. L'artillerie de tranchée est née avec les guerres de positions. Elle disposait de plusieurs pièces adaptées à la distance espaçant les tranchées adverses. La pièce la plus connue est le « *Crapouillot* », petit mortier transporté par 4 hommes et tirant à faible portée des fusées. Avec l'offensive du Matz, cette unité se replie et se regroupe dans le secteur de Clairoix. L'officier commandant la 15^{ème} batterie cite : « *Le 10 juin : Repli sur Grandfresnoy. Ordre de détruire deux pièces par le Maréchal des logis Saniglas. Deux autres sont jetées dans l'Oise à 21h00. La batterie se replie par Choisy-au-Bac, Clairoix, Margny, Venette, Jaux. La 2^{ème} demi-batterie rejoint la colonne à Clairoix commandée par le Sous-lieutenant Bourgeois. »*

Au milieu de ce maelstrom infernal, le 218^{ème} Régiment d'artillerie de Campagne (RAC) et le 23^{ème} RAC, stationnés au nord-est de Compiègne, reçoivent l'ordre de se mettre en place près de Coudun. Il s'agit de traverser l'Oise, puis la plaine en passant par la route de Roye. Voici le témoignage du lieutenant Zedet chargé de convoier la 26^{ème} batterie du 23^{ème} RAC : « *Le 10 juin à 7h00, l'unité reçoit son ordre de route pour Clairoix. Elle traverse Choisy-au-Bac sans aucun incident. La route est minée d'un bout à l'autre et y circule nombre de véhicules. Grande animation à Choisy, les civils s'enfuient.*

La 3^{ème} section (munitions) retrouve le CA II/218 (2^{ème} groupe du 218^{ème} RAC) après le pont suspendu reliant les deux rives de l'Oise.



Les Allemands préparent des bombes incendiaires qui seront larguées par les bombardiers « Gotha », dont un exemplaire de l'avion stationne devant un hangar (collection de l'auteur).

À 22h00, à l'entrée de Clairoix : grand encombrement du GBD (Groupe de Brancardiers Divisionnaires) nombreuses colonnes. Les Boches tirent sur le village. La nuit est venue, les avions de bombardement rodent au-dessus et lâchent leurs bombes juste au moment où la batterie quitte la route N° 32 de Paris – Compiègne, en face de l'usine (d'électricité) pour prendre à droite la route de Bienville – Coudun – Roye. À l'arrêt de la voie ferrée, peu après, le groupe s'installe en position d'attente à la lisière du bois (50-42) (carrefour route de Bienville – route de Margny). Il est 23h00.

Le bombardement par avions ne s'arrête pas, et les obus qui ne vont pas jusqu'à Margny-lès-Compiègne nous encadrent. À un régiment de la division, 200 hommes sont hors de combat (50 tués). À la 29^{ème} batterie du 218^{ème} RAC : 3 tués par bombes.

Le 11 juin à 01h00, le groupe va se mettre en position le long d'un chemin reliant la route Bienville – Coudun à la route d'Abbeville – Compiègne (batterie en 44/49) coûte que coûte (Aujourd'hui sur la hauteur à gauche de la rocade en allant vers Venette). L'ennemi avance des deux côtés de Compiègne.

Mission première : défendre la vallée de l'Aronde.

Mission générale : défendre le camp retranché de Paris.

La situation est sérieuse. Tous s'en rendent compte. L'aviation ennemie est très active : des escadrilles de 15 – 20 appareils nous survolent et mitraillent.

Les prisonniers faits le matin auraient dit qu'on leur avait promis Compiègne pour le soir.

Vers 17h00, le capitaine part en reconnaissance du côté de Coudun, retour vers 22h00 : on ne bouge pas. Dans l'intervalle, vers 21h00, 6 coups de 77 (canons allemands) à balles tombent sur la batterie. Un coup malheureux touche la 3^{ème} pièce, dont le camouflage (fait de raphia) prend feu, renflement sous bande sautée, roue calcinée, barre coincée. Les échelons se trouvent dans les carrières de Margny.

Marmités à outrance (la « marmite » est un tir d'artillerie visant à désorganiser les unités et accessoirement les démoraliser, autant qu'à faire des morts ou des blessés.) *Aucun dégât.*

Le 12 juin, alerte à 03h00. Départ du groupe à 04h00 par la route passant à la briqueterie de Clairoix et allant sur Coudun. Tout le long du chemin, nombreux trous d'obus et bombes ; cadavres de chevaux, caissons et avant-trains hors d'usage. Coudun, où l'on arrive à 05h30, flambe en plusieurs endroits. »

Au même moment, un aviateur en reconnaissance signale : « *Sur la partie sud du front, des avions ennemis mitraillent nos troupes jusque dans la région de Clairoix.* »

La 21^{ème} Section de munitions, rattachée au 218^{ème} RAC et de passage à Clairoix, commandée par le capitaine Georges Tournier, bivouaquera jusqu'au 17 août 1918 à Clairoix. Venue de Venette, elle y séjourne, ravitaillant les batteries en obus en place à Bienville. Elle se compose d'un capitaine et d'un sous-lieutenant, de 39 hommes, de 24 chevaux. Elle dispose de 34 camions et d'un chariot pour assurer sa mission.

L'officier en charge de la rédaction du journal de marche et opérations du 2^{ème} CA note : « *12 juin : au cours des opérations où les Allemands contre-attaquent jusqu'à trois fois, nous capturons 500 nouveaux prisonniers. Malgré les efforts ininterrompus de l'ennemi pour progresser vers Compiègne, nous nous maintenons à la lisière Est du bois de Rimberlieu et à la lisière nord du bois de Caumont. 13 juin : nous parvenons à refouler l'ennemi jusqu'au Matz.* »



Bien que la TSF et le téléphone soient devenus des moyens de communication courants, le commandement doublait ces moyens de transmission par des unités colombophiles. On voit ici, dans la plaine près de Compiègne, sans doute proche de Clairoix, un camion Berliet type CBA, dit colombophile. En effet, avec l'avance allemande et le repli massif d'unités, ce moyen de transmission restait pertinent (photo BDIC).

Les Allemands essaient de s'infiltrer dans les bois de Rimberlieu afin de gagner la vallée de l'Aronde vers Coudun. Les régiments de la 121^{ème} Division d'infanterie sont aussitôt envoyés entre Annel et Beaumanoir pour fortifier les pentes du mont Ganelon et les rives sud de l'Aronde, afin de tenir solidement la tête de pont de Compiègne. Le but de l'ennemi est de prendre Compiègne et d'atteindre d'un seul bond Estrées-Saint-Denis. Mais le Général Mangin commandant la 10^{ème} armée, qui a tenu jusque-là, notamment dans les secteurs de l'Aronde et sur la ligne de la voie ferrée Estrées – Montdidier, donne l'attaque le même jour. Coup d'arrêt !

L'opération à tiroir allemande dénommée « *Gneisenau* » s'achève le 13 juin, mais pas la pression. L'intensité du feu d'artillerie redouble. Le mont Ganelon

n'est pas épargné. La 14^{ème} batterie du 115^{ème} RAL, positionnée près de Clairoix, dans les tranchées proches du carrefour du chemin d'Annel, est bombardée. Un canonier et des chevaux sont tués. Un autre artilleur venu de Clairoix est également tué. Le 14 juin, une batterie du 290^{ème} RAL, équipée de mortiers lourds de 220 mm tractés par camion Latil, s'installe à Clairoix et débute le feu. L'état-major du 290^{ème} arrivera le lendemain à Clairoix pour diriger et coordonner les tirs avec les autres régiments. Le lieutenant-colonel Annibert, pour le compte du 2^{ème} CA, prend le commandement de l'ensemble des pièces de tous les régiments qui se concentrent dans la plaine de Clairoix à Coudun. L'officier du 135^{ème} RAL, dont l'unité est sur les flancs sud du mont Ganelon, entre Clairoix et Annel, signale des émanations de gaz toxiques. Les hommes mettent leur masque à gaz et poursuivent les tirs. Leurs batteries tirent déjà depuis quelques jours depuis les jardins au nord de la rue du Tour de ville, depuis le lieu-dit « Les 4 tilleuls », et depuis les champs dominant la plaine de Clairoix au sud de la briqueterie. Ce qui représente 12 canons de 105 mm.

L'observatoire du mont Ganelon, repéré, est aussitôt pris sous le feu. Le sous-lieutenant Haudepin est grièvement blessé par un éclat d'obus. Transporté en urgence par une ambulance, il décède à l'hôpital de campagne de Canly le soir même. Au même moment trois canonniers sont blessés grièvement. Les valides continuent à servir. Les tirs sont effectués sur Chevincourt, Vignemont, Élincourt-Sainte-Marguerite et Marest-sur-Matz.

La situation sur le mont Ganelon est devenue intenable. Le 15 juin, le lieutenant Caizon est



Mise en place du 313^{ème} RAL qui emprunte des sentiers à l'abri des vues aériennes le long des haies. Ici, une pièce Schneider des 155 courts, modèle 77 du 2^{ème} groupe (photo ECPA-D).

blessé. Cinq canonniers ont été tués, sept blessés. Le lieutenant Rivollet dirige les morts et les blessés vers Coudun. Deux pièces sont hors d'usage et les caissons d'artillerie ont été réduits en pièces. Il fait évacuer la position. Mais l'observatoire, désormais appelé « *observatoire Haudepin* », est réorganisé. Cinq hommes y stationnent pour renseigner les unités d'artillerie de la Division.

Le 16 juin, le 113^{ème} et le 313^{ème} RAL arrivent sur Clairoux et y installent un groupe de 3 batteries, ce qui fait environ 12 canons pour le premier et 2 groupes de canons de 155 mm courts, type Schneider, soit un total de 24 pièces. Ils viennent relever le 290^{ème} qui évacue sur Venette.

Ce duel d'artillerie, à tubes chauffés à blanc, va durer jusqu'à la fin juin.

Le témoignage de l'infanterie, de la Prévôté et du Génie à l'œuvre à Clairoux

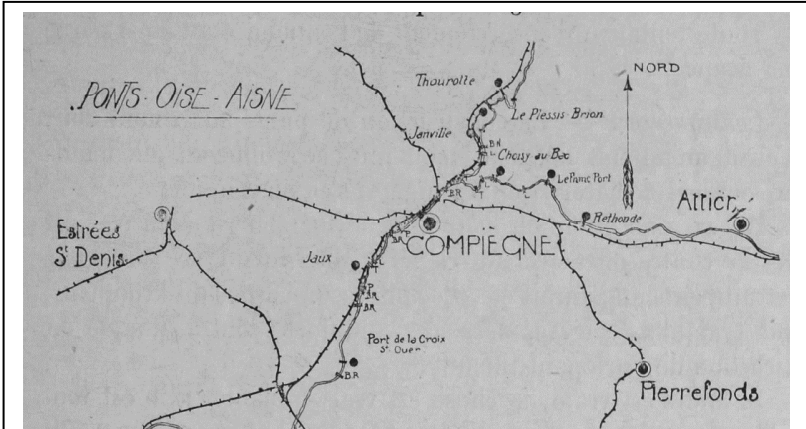
Dès le 9 juin, la Prévôté de la troisième armée (gendarmerie à disposition des troupes) avait établi des barrages routiers. Ceux-ci ont pour objectif de canaliser les fuyards, de les remettre à disposition des régiments, et de réguler les flux de véhicules se croisant. L'officier Prévost, rédacteur du journal de marche, note : « *Dans la nuit à 0h00, les Allemands attaquent sur le front du groupement Cadoudal. Toutes les localités sur l'Aronde et au nord sont l'objet d'un bombardement violent de l'artillerie ennemie, qui outre les obus ordinaires, lance des obus toxiques. Les Prévôtés établissent des barrages en arrière des DI du CA. Garde et transfèrement des prisonniers de guerre et circulation sur les routes. Le 10 juin, la poussée allemande s'accroît. Nous cédon un peu de terrain surtout à gauche. Le 11 juin, la Prévôté du Q.G. patrouille sur les routes pour recueillir les fuyards et assurer l'écoulement des convois.* »

Il s'agit donc, dans ce repli massif, de réorganiser l'infanterie. Le 9 juin, cela commence donc par l'arrestation des fuyards et leur conduite à leur corps d'origine. La Prévôté établit également des barrages sur l'Aronde dès le 10 juin et procède encore à l'arrestation de fuyards. Le 11 juin, elle procède au transfèrement à Clermont de deux convois de prisonniers de guerre.

Les journées qui suivent sont également très tendues. « *Le 13 juin, l'ennemi n'a pu franchir le Matz. La 53^{ème} DI est relevée par la 67^{ème} DI. La Prévôté de la 67^{ème} DI est cantonnée à Jaux. Elle est commandée par le capitaine Girardot. Elle établit un barrage à Clairoux.* » Ce sont donc des moments particuliers où se joue le sort de la région de Compiègne. La rivière de l'Aronde devient donc une limite à défendre. Au nord de celle-ci, sur le mont Ganelon, la défense s'organise, tandis que le Génie pose sur cette rivière une douzaine de pontons faits de carrés de liège, afin de permettre en toute discrétion les relèves d'infanterie, notamment sur le mont Ganelon. « *L'effort produit fut considérable. Deux compagnies de pontonniers y travaillèrent sans interruption en juin et juillet, aidés par les auxiliaires italiens et usant des moyens les plus perfectionnés : sonnette roulante et pivotante avec moteur à essence, et sonnette à vapeur*

Decout-Lacour, où la vapeur fut remplacée avec succès par l'air comprimé. Plus de mille ballots de liège, de $\frac{1}{2}$ mètre cube chacun, furent utilisés ; on eut ainsi des passerelles très résistantes et presque invulnérables. Toute tentative d'encerclement de l'ennemi était ainsi parée par avance. » La sonnette (métallique type E.C.F.) est assurément le langage très technique du Génie : il s'agit en fait d'un engin de parc du chargé du battage de pilotes pour la mise en place de pontons. Durant ce rude travail sous le feu ennemi, le sapeur Marius Clairefond est tué à hauteur de Clairoux.

Selon le bulletin du Génie, au moment de l'attaque du 9 juin, l'avancement des travaux sur le mont Ganelon était le suivant : « Sur les deux parallèles, les tranchées avaient une profondeur de 1 mètre et une largeur de 1 mètre. Le réseau était formé d'une bande de 10 mètres de largeur haubanée, avec chicanes



Carte tirée du bulletin du Génie présentant les différents ponts de bateaux sur l'Aisne et l'Oise. Pour Clairoux, un BR (pont de bateaux renforcé) est placé en amont du pont de Soissons, et un T (pont de tonneaux) se trouve en amont de la passerelle Clairoux-Choisy-au-Bac.

larges pour le passage des contre-attaques. Par endroits, cette bande était doublée par une autre de tracé très différent. Les groupes de combat, marqués par les emplacements des mitrailleuses ou des fusils mitrailleurs, étaient tous repérés très exactement sur le terrain, de telle sorte qu'une unité quelconque venant occuper la position pouvait s'installer immédiatement aux points choisis pour le flanquement des réseaux. D'abord dénommée "avancée du Ganelon", ou "bretelle Giraumont – Longueil-Annel", cette ligne fut bientôt reconnue comme étant une véritable troisième position et prit ce nom, alors que la corde, située plus au sud, s'intitulait elle-même "bretelle de Compiègne". L'ensemble forma la "tête de pont de Compiègne". La compagnie 25/51, à laquelle appartient le lieutenant Pierre Boidot,



Sur cette vue récente de 2016, une chicane pour le passage des contre-attaques, creusée en juin 1918 sur le mont Ganelon (photo de l'auteur).

est chargée, avec « ses gazés du 9 juin » et le 365^{ème} RI, de terminer l'organisation défensive du secteur. Les pentes au nord d'Annel et autour de ce village sont surtout visées par l'artillerie allemande. Dans « Journal de guerre de 1917-1918 » qu'il annote au jour le jour, il vient préciser le rapport du bulletin du Génie : « L'organisation que nous avons à faire comprend non seulement une série de positions face au nord, étagées depuis les lisières d'Annel jusqu'au sommet du mont Ganelon, mais encore des positions face au midi, qui doivent faire de cette butte un centre de résistance capable de se défendre en cas d'encerclement. » Plus au sud, le lieutenant Boidot précise que les organisations défensives se poursuivent par des « bretelles » cloisonnant perpendiculairement le terrain « bretelle de Compiègne », « bretelle de Giraumont »... Il ajoutera : « la seule chose ... dont je n'arrive pas à m'accommoder, c'est la quotidienne visite des avions boches... les soirs de lune, nous les écoutons avec indifférence passer au-dessus de nos têtes, sachant qu'ils se déchargeront de leur cargaison, plus loin vers le sud. »



Le pont de chemin de fer appelé « pont de Soissons », à la limite de Clairoix, Margny et Compiègne, est en cours de minage par les sapeurs du Génie. On peut voir que le pont a reçu un obus (archive BDIC).

Les compagnies du Génie rattachées à la 67^{ème} DI, les 17/13 et 17/63, s'installent à Bienville pour préparer le piégeage des principaux carrefours et la destruction des ponts de l'Aronde depuis Monchy-Humières jusqu'à l'Oise. La 38^{ème} DI reçoit l'ordre de la garde des ponts de l'Oise de Bailly à Clairoix inclus, avec, éventuellement la destruction de ceux-ci. Le PC du Génie divisionnaire se porte au chemin creux au nord de Clairoix (la Sablière) à 450 m environ du village de Clairoix depuis la rue d'Annel. Une autre compagnie, la 17/24, installe son parc au 2^{ème} passage à niveau au sud de l'Aronde et à proximité de l'Oise. Le bulletin du

Génie précise : *« Parallèlement aux organisations défensives, le Général commandant le Génie prépara les destructions nécessaires. Sur les routes, on procéda de la façon suivante : quatre bombes de 240 furent enterrées sur le bas-côté, dans un trou de 1,60 mètre de profondeur : un fourneau identique fut constitué en face du premier. Une seule bombe sur les quatre était amorcée par un cordeau détonant coiffé d'une amorce de fulminate, plongé dans le logement de la fusée de la bombe, en même temps que trois autres amorces destinées à augmenter la vivacité de la détonation. L'explosion de ces bombes formerait deux entonnoirs, se recoupant très largement au milieu de la route. Tous les fourneaux furent préparés par les soins des commandants du Génie des CA aux carrefours et points importants. Les unités du Génie des Divisions furent chargées de leur mise en œuvre qui donna des résultats très importants, de l'aveu même des Allemands qui, dans leur retraite ultérieure, ont copié ce dispositif. »* Les deux carrefours principaux de Clairoix concernés sont celui de l'axe Noyon-Compiègne et celui de l'axe route de Margny à l'intersection de la route de Roye. Quant au passage de Clairoix à Choisy-au-Bac, la passerelle reconstruite en 1915 est piégée par un dispositif de mines. Le Génie installe sur l'Oise, au sud de Clairoix, un pont de bateaux renforcé et au nord de la passerelle, un pont de tonneaux.



Piégeage d'un carrefour à l'aide de quatre obus de 240 mm placés de chaque côté de la route. Ici, il s'agit de Coudun. À Clairoix, le dispositif est le même (collection BDIC).

Concernant l'infanterie, la 67^{ème} DI s'installe à Clairoix du 13 au 22 juin. Le 13 juin, le poste de commandement de la DI fonctionne à Clairoix depuis 1h du matin. La DI est sous les ordres de la 2^{ème} CA en place au Meux, et passera sous les ordres de la 15^{ème} CA, qui viendra relever le précédent corps d'armée. Si le 22 juin la division migre vers Venette, elle reste attachée au secteur car le colonel en charge de coordonner l'action des différents régiments, notamment dans les combats de Chevincourt, s'installe à Clairoix jusqu'au 12 juillet. Plus tard, la situation se résorbant, il avancera et fonctionnera à partir du château d'Annel. Le PC de la 67^{ème} DI s'installera à nouveau à Clairoix. Le 22 juin, la compagnie du Génie 17/63 se lance dans les aménagements du mont Ganelon. Le chemin partant de la rue d'Annel est creusé de part et d'autre d'avancées et de renforcements pour le stockage de matériels divers, de véhicules ou de munitions, immédiatement dissimulés par des filets de camouflage. Ces emplacements sont toujours visibles aujourd'hui.

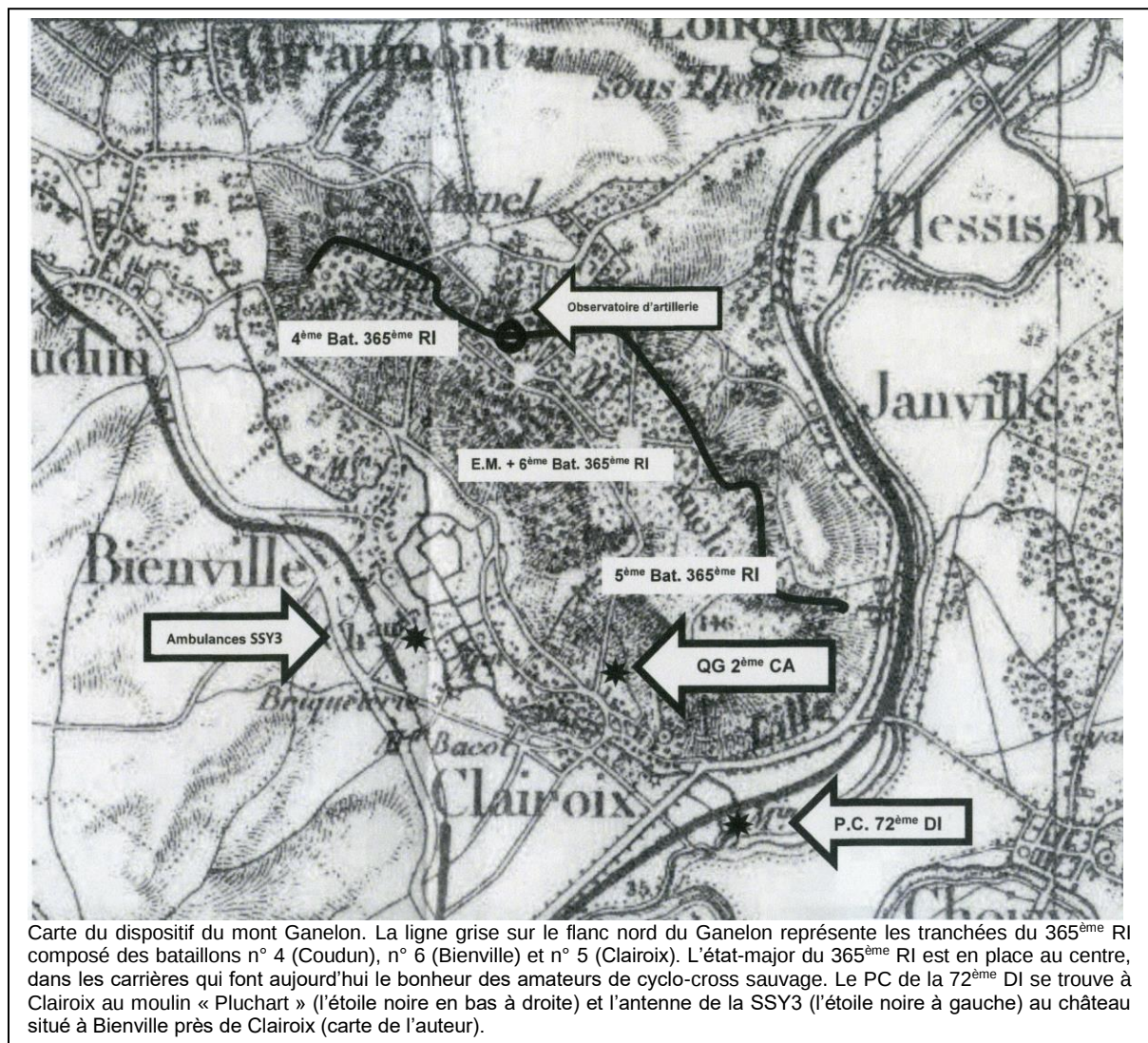
Par ailleurs, le parc roulant du Génie de la 67^{ème} division s'installe à briqueterie de Clairoix, partageant ce secteur très encombré avec l'ambulance et le GDB (Groupe de Brancardiers

Divisionnaires) de la division. Par la suite, le Génie, avec le service télégraphiste, s'installera « au château qui se trouve au confluent de l'Oise et de l'Aronde » (JMO du Génie). Le QG est appelé « PC Meknès » en souvenir du passage du 1^{er} Régiment de Chasseurs d'Afrique, du 21 septembre au 22 octobre 1914, qui était chargé de garder les ponts de l'Oise.

Après avoir subi de nombreuses pertes au cours des combats du 9 au 12 juin 1918, la 72^{ème} DI reçoit l'ordre de se replier à Clairoix du 15 juin au 15 juillet 1918. Le 10 juillet, le lieutenant Boidot, qui espérait une relève rapide après l'aménagement du mont Ganelon, témoigne : « Depuis deux jours, il y a de l'énervement dans l'air : nous avons reçu des consignes d'alerte, pour occuper le Ganelon, avec le 365^{ème} RI, au premier signal d'alerte. » Dans le journal de marche de la 72^{ème} DI, le commandant de la division écrit : « 11 juillet : La note 509/3 de la DI fixe à ce jour la consigne à tenir en cas d'alerte par les unités de la Division.

La mission générale qui lui est confiée, est toujours de se rassembler en réserve à la disposition du général commandant la 15^{ème} CA dans la région de Margny – Venette, prête :

- 1. en toute éventualité à tenir le Mont Ganelon face au nord entre l'Aronde et l'Oise : défense assurée par le 365^{ème} RI,
- 2. éventuellement à occuper la 2^{ème} position entre Corbeaulieu et Clairoix ou à renforcer la défense de l'Aronde entre Baugy et Coudun,
- 3. éventuellement à contre-attaquer de la ligne Margny-Venette sur Coudun. »



Elle met donc en réserve à Clairoix le 365^{ème} RI qui relève deux bataillons du 369^{ème} et du 283^{ème} RI engagés sur le Matz et le 164^{ème} RI sur le mont Ganelon. Dans son journal de

marche, l'officier rédacteur note l'emplacement du poste de commandement de la division en 64/46. Ces coordonnées reprises sur une carte d'état-major d'époque au 1/80 000^{ème} correspondent à une zone située à côté de l'usine électrique.

Cette division enverra le PC du 365^{ème} RI et ses trois bataillons occuper le mont Ganelon. Une grosse partie des tranchées sont préparées par le Bataillon du Pacifique, bataillon colonial de travailleurs provenant des îles du Pacifique (Tahiti, Wallis et Futuna), d'après les conceptions et les tracés du Génie.

La 72^{ème} DI déploie également son artillerie divisionnaire, renforçant ainsi la puissance de feu du lieutenant-colonel Annibert. Il s'agit du 2^{ème} groupe du 261^{ème} RAC. Il s'installe sur les pentes sud du mont Ganelon, au nord de Clairoix. Sur 12 jours (jusqu'au 30 juin) ce groupe d'artillerie de campagne va consommer plus de 4 100 obus.

Quant à la Prévôté de la 72^{ème} DI, le journal de marche de celle-ci rapporte : « 15 juin, le QG se transporte à Clairoix. Bombardement de Janville. Les postes de surveillance de la circulation sont établis : 1 poste (1 gendarme et 1 cavalier) à l'intersection de la route de St Quentin et celle de Choisy-au-Bac, 1 poste (1 gendarme et 1 cavalier) sur le chemin de halage du canal de l'Oise à hauteur du pont de Choisy.

16 juin : bombardement de tous les carrefours. Un gendarme est évacué.

17 juin : Le poste du pont de Choisy est reporté à hauteur du PC de la Division.

22 juin : un poste est fourni à Clairoix à la sortie sud, route de Margny. Bombardement par canon à la sortie Est de Clairoix (1 tué, 2 blessés).

23 juin : poste fournis Margny : 1 gendarme, 3 cavaliers – Arrêt de Clairoix : 3 cavaliers – poste de Clairoix : 1 gendarme, 3 cavaliers ».

Pour compléter l'inventaire des troupes dans le village, le médecin de la 72^{ème} DI et le médecin-chef installent un relais d'évacuation dans les dernières maisons de la sortie est de Clairoix avec une réserve de voitures sanitaires, dont celle de la SSY3 de Miss Lowther.

Le lieutenant Boidot de la compagnie 25/51 est dirigé vers l'arrière. Seuls restent quelques aspirants ou sous-lieutenants, venus avec les classes 18, remplacer ses « gazés du 9 juin ». « L'exercice d'alerte annoncé a eu lieu l'autre nuit ; nous n'avons fait qu'amorcer le départ et sommes rentrés de suite au cantonnement », précise-t-il, « ... mais le colonel du 365, lui, s'est installé à demeure dans son PC du versant sud du Ganelon. Tout ça n'est pas encore sérieux, mais on sent que ça le deviendra bientôt. »

À Clairoix, la tension est à son maximum.

Les « T »

TASSIN Charles Arthur

Né le 27/04/1896 à Clairoix, il passa sa jeunesse rue Saint-Simon avant que la famille ne s'installe à Janville. Il est le fils de Nicolas Clément et de Marie Célestine Lecala. Il se destine au métier de maçon lorsque la guerre éclate.

Il n'a que 19 ans lorsqu'il est appelé au 94^{ème} Régiment d'Infanterie le 11 avril 1915.

À la suite des classes à Bar-le-Duc, les jeunes recrues rejoignent les bataillons du 94^{ème} RI qui vient de quitter Aubérive en Champagne ; celui-ci vient d'ailleurs de perdre 700 hommes dans la dernière offensive du « saillant F ». Il est affecté à la 9^{ème} compagnie de combat, 3^{ème} Bataillon. Les fantassins français restent dans le secteur de Mourmelon jusqu'en septembre 1915.

Puis Charles Arthur Tassin est envoyé dans le secteur de Suippes.



Charles Arthur au cours des classes en mai 1915 (collection Jean Maurice Tassin).



Le 24, sa compagnie s'apprête à monter à l'assaut. Ils sont placés sous les ordres du capitaine Florentin. Jeunes recrues, ils sont mis en réserve avec la 10^{ème} compagnie dans des boyaux attendant à la parallèle de départ. Dans cette attaque, le 94^{ème} vient de perdre plus de 1 200 hommes, tués, blessés ou disparus. Le 26, ils essuient un violent bombardement. En mars 1916, avec l'attaque allemande sur le secteur de Verdun, le 94^{ème} rejoint le 3 Douaumont, puis Cumières, et enfin le Mort-Homme et le ravin des Caurettes. Autant de noms que la mémoire collective retiendra, marquant le sacrifice de toute une jeunesse. Jusque fin avril, leur secteur est sans cesse bombardé. Trois à quatre tués par jour et quelques

dizaines de blessés jusqu'à la relève.

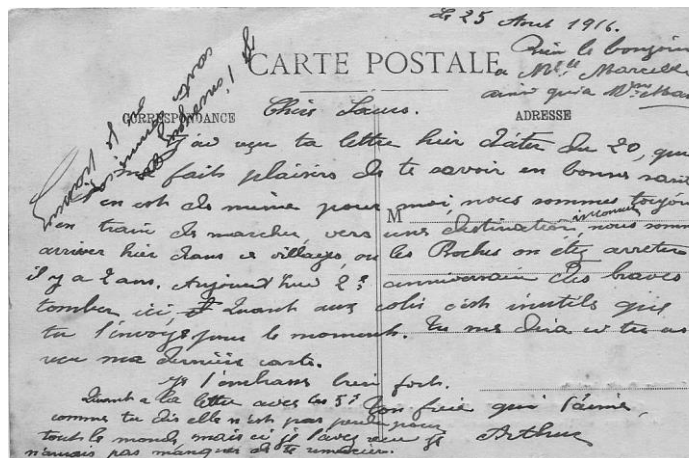
En juin et juillet, le régiment stationne en Lorraine.

Puis fin août, il embarque pour le secteur de la Somme et débarque du train à Formerie (Oise) le 13 septembre.

Le 19 septembre, près de Rancourt, il relève trois bataillons de Chasseurs. Les



Médaille remise aux parents à titre posthume.



Dernière carte écrite à ses sœurs le 25 août 1916 (collection Jean Maurice Tassin).

officiers des sections et de la 9^{ème} compagnie ont tous été soit blessés, soit tués. Ce sont de nouveaux arrivés au régiment. Son chef est le Lieutenant Sancier.

Du 21 au 24, les hommes du 94^{ème} RI prennent leur place respective en vue d'une attaque qui sera prononcée le 25 septembre. Le bataillon de Charles Arthur doit s'emparer de la lisière sud-est du bois de saint Pierre-Waast, ou du moins, de ce qu'il en reste. L'attaque est déclenchée à 12h34. Les hommes enjambent le parapet de la parallèle de départ ; aussitôt, ils sont fauchés par les mitrailleuses. Les soldats du 94^{ème} se replient dans des trous creusés précédemment par les tirailleurs. L'objectif n'est pas atteint. On dénombre 12 officiers et 450 soldats tués et 513 blessés. La nuit qui suit, les officiers font remettre en ordre les dispositions de combat et cherchent à regrouper les isolés. Le lieutenant Sancier compte ses hommes, Charles Arthur Tassin manque à l'appel.

Il est, comme le veut la procédure, porté disparu devant Rancourt dans la Somme le 25 septembre 1916, mais présumé prisonnier.

Ne figurant pas sur les listes de la Croix-Rouge parmi les prisonniers internés en Allemagne, un secours est versé en 1917 à sa famille. Il faut attendre le 10 août 1921 pour que le jugement déclaratif et définitif soit rendu pour le déclarer « Mort au Champ d'Honneur ».

Il est inscrit sur le monument aux morts de Janville.

TASSIN Jules Félicien

Né le 7 février 1887 à Clairoix, comme son frère, il passa sa jeunesse rue Saint-Simon avant que la famille ne s'installe à Janville. Il est le fils de Nicolas Clément et de Marie Célestine Lecala. Il est cocher de profession et exerce sa profession à Choisy-au-Bac avant le déclenchement du conflit.

Ayant fait son service militaire au 28^{ème} Dragons en 1908, il est rappelé le 3 août 1914 au 5^{ème} Dragons de Compiègne. En août, il est envoyé en Belgique à Charleroi. Puis, la retraite s'amorce, en direction de Paris, jusqu'à Marquilliers dans l'Oise le 22 septembre. Il est dirigé dans la Somme, puis en Flandres et combat sur l'Yser du 23 octobre au 18 novembre 1914.

Redirigé en Artois, il participe à divers combats en mai.

Le 19 juillet 1915, il passe au 32^{ème} Régiment d'Infanterie pour compléter les effectifs de ce régiment durement éprouvé dans le Pas-de-Calais de mai à juin 1915.





Jules Félicien Tassin en uniforme de Dragons du 5^{ème} Dragons à Compiègne. Portrait probablement tiré lors d'une période de réserve en mai 1912 (collection Jean Maurice Tassin).

Enfin, le 11 octobre 1915, il rejoint le 409^{ème} RI, faisant partie des 202 hommes qui constituent le renfort. Ils séjournent dans les secteurs de Lihons, Maucourt et de Beuvraignes (Somme). Au cours de l'hiver 1915-1916, ils partent en urgence vers le secteur de Verdun où le 409^{ème} va prendre position le 2 mars dans le village et le ravin de Vaux (Meuse).

Les Allemands occupent les lisières du bois sur la crête d'Hardaumont-Douaumont. Le 2^{ème} bataillon auquel appartient Jules Tassin, commandé par le commandant Proust, doit tenir le village d'Hardaumont. Le 5 mars à 18h00, ordre est donné au commandant Proust de progresser jusqu'au petit bois. Durant une heure, le poste de commandement subit un sérieux bombardement. Le 6, l'ensemble des bataillons sont pilonnés mais de plus en plus intensivement, ce qui ne les empêche pas de s'activer sur l'aménagement des tranchées de première ligne et des boyaux reliant les deuxième lignes. Le 7 mars, à 03h00 du matin, l'attaque est déclenchée par l'ennemi. La 12^{ème} compagnie évacue l'ouvrage, mais

contre-attaque deux heures plus tard. Cet emplacement est repris et la 9^{ème} compagnie, celle de Julien, est chargée d'occuper le terrain et de tenir. 11h00 : bombardement de gros calibre, le bataillon éprouve des pertes. 15h00 : le bombardement augmente en intensité. L'ennemi tente une attaque sur le 2^{ème} bataillon ; celle-ci est enrayée. À 17h30, la ligne « Proust » est bouleversée. Un peloton de mitrailleuses maintient difficilement les positions. 18h00, le secteur se calme. Dans la nuit du 8, à 04h00 du matin, une vive fusillade reprend. 06h30, une série de bombardements violents s'abat sur la position. 07h15, bombardement plus intensif par gros calibre, 45 coups à la minute. Vers 09h30, 60 coups à la minute. 12h00, attaque allemande sur le bataillon « Proust ». Il faut tenir « coûte que coûte ». Contre-attaque à la grenade, une partie du terrain est repris. Tout le front tient, sauf à Hardaumont dont le commandant du 409^{ème} n'a pas de nouvelles. L'agent de liaison envoyé chez Proust rend compte : « *Le front défendu par le commandant Proust avec peu de monde tient. Le bombardement a détruit réseaux et tranchées, le combat se fait à découvert. Huit officiers ont été tués ou blessés.* » Les Allemands lancent une attaque qui est repoussée. Des unités du 38^{ème} RI se mettent en route pour renforcer le 409 qui a beaucoup souffert et qui n'existe plus guère au sens tactique. Le 9, à 05h00 du matin, les compagnies ennemies s'infiltrèrent dans les positions. Elles sont provisoirement repoussées, mais attaquent de nouveau vers 17h00. Épuisé, le 409^{ème} RI est relevé.

Après des prodiges d'héroïsme sous l'effroyable bombardement ennemi et dans les violentes attaques d'Hardaumont, Jules est grièvement blessé le 9 mars ; il est relevé par les Allemands et évacué vers l'ambulance de la Landwehr 23.

Le 8 mars 1916, sur les registres du fourrier, il est porté disparu à Vaux, présumé prisonnier.

Il décède à Piennes le 14 mars 1916 à la suite de ses blessures. À titre posthume, il reçoit la citation suivante : « *Soldat aussi dévoué que brave. Mort pour la France le 14 mars 1916, des suites de glorieuses blessures reçues devant Verdun, en combattant vaillamment pour enrayer la progression ennemie.* » Croix de guerre avec étoile d'argent.

Son nom est inscrit au monument de Choisy-au-Bac. Des trois frères, seul l'aîné, qui n'a jamais vécu à Clairoix, survivra.



Médaille remise aux parents à titre posthume.



TOPART Georges Octave

Né à Margny-lès-Compiègne le 18 juillet 1887, il s'installe à Clairoix en septembre 1912 comme marchand de lait. Il est le fils de Charles Désiré et de Philomène Phalampin résidant à Clairoix.

Le 3 août 1914, il est rappelé au 19^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied (BCP) d'Épernay, bataillon doublé mais relevant de celui de Verdun. Il s'ébranle en direction de Thionville-Metz. Dès le 21 août, il se heurte à deux bataillons

allemands à Xivry-Gircourt et à Higny, puis le 22 à Pierrepont. Les pertes sont sévères. À partir du 23 commence la retraite jusqu'à Reims, la Montagne de Reims, pour se retrouver le 5 septembre à Broussy-le-Grand. La bataille de la Marne est déclenchée. Du 6 au 9 septembre, on se bat dans les marais et les bois de Saint-Gond. Le 10, c'est de nouveau la marche en avant par Fère-Champenoise et Normée. Le 14, le BCP est engagé dans les combats d'Auberive. Dans la soirée du 16, il se dirige vers le bois de Baconnes. Avant même les combats du lendemain, Georges Topart est blessé par balle à la jambe droite. Évacué, soigné, il est reclassé par la commission de réforme du 8 juin 1915 dans les services auxiliaires pour « fracture de la jambe droite avec raccourcissement de deux centimètres ». Inapte au combat, il passe à la 4^{ème} Section des infirmiers. Le 21 janvier 1917, il passe à la 12^{ème} Section des infirmiers, et, le 1^{er} octobre 1917, à la 6^{ème} Section.

Il est mis en congé d'armistice le 10 avril 1919 et se retire à Bienville.



TROCAZ Eugène Émile

Né le 20 mars 1883 à Soissons, Eugène Émile est le fils d'Antoine Emmanuel et d'Eugénie Labbé habitant Clairoux depuis juillet 1907. Eugène est menuisier de formation et a fait son service militaire au 8^{ème} Régiment de Dragons de 1904 à 1907.

Il est rappelé le 3 août 1914 au 17^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne de La Fère. Le régiment est équipé principalement de canons de 75 mm, mais aussi de pièces lourdes qui sont endivisionnées dans des groupements d'artillerie. Fin août 1914, c'est la retraite de Cesse qui commence jusqu'à la bataille de la Marne du 6 au 13 septembre depuis Vienne-la-Ville, Servon-Melzicourt et

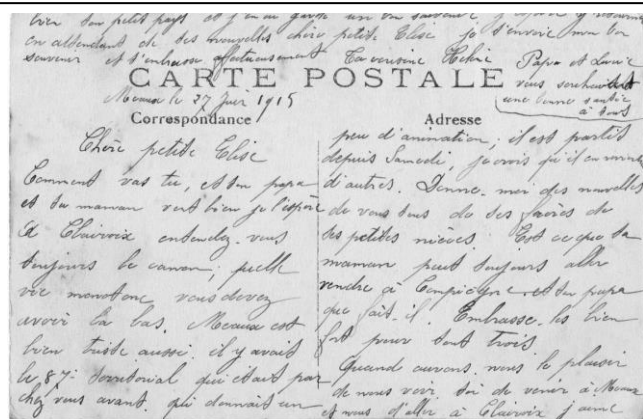


Eugène Émile Trocaz au 109^{ème} RAL en 1916 (collection Mme Blom).

Daucourt. La batterie à laquelle il appartient est envoyée en Flandres. En juin 1915, il se trouve dans le secteur de Meaux.

Il passe au 109^{ème} RAL le 1^{er} novembre 1915 lorsque le 1^{er} groupe de ce régiment est formé à Bully-Grenay en Artois. Les pièces d'artillerie sont des canons de 120 et 105 mm. Pour la période hivernale, il est mis au repos près de Saint-Just-en-Chaussée, mais cette pause sera de courte durée.

Il est engagé sur Verdun dès le 23 février 1916, puis dans la bataille de la Somme à partir de l'été. Il passe au 105^{ème} RAL le 23 novembre 1916, probablement au 8^{ème} Groupe armant des pièces de 120 et 105 mm. Il est envoyé dans l'Aisne au sud-ouest de Craonne,



Carte envoyée à sa sœur Élise à Clairoux alors que la batterie se trouve au repos à Meaux (collection Mme Blom).



Carte envoyée par Eugène à sa famille et intitulée sur la gauche « Souvenir de Verdun, mars, avril, mai, juin 1916 ». Sur l'une des cartes envoyées, Eugène dira : « Le photographe nous a grossi sur les photos, il ferait mieux de grossir nos gamelles ! » (Collection Mme Blom).



Sur cette photo, on peut voir des artilleurs copains d'Eugène, appartenant au 132^{ème} RAL, qui se font tirer le portrait sur un camion Berliet de type CBA. Au mois de janvier 1916, la production de camions CBA est de 142, elle est de 424 en décembre 1916 et atteindra finalement le millier en janvier 1918. La noria des 3 500 camions sur la Voie Sacrée de Bar-le-Duc à Verdun est composée pour plus de la moitié de Berliet, de tous types confondus (collection Mme Blom).

puis se déplace en Champagne. Avec ses camarades, il collabore à la reprise de Maison-de-Champagne, à tous les tirs de jour comme de nuit, de neutralisation et de harcèlement et s'acquitte de sa mission avec rapidité.

Il est relevé aussitôt après, le 14 mars, après avoir parcouru neuf étapes de tirs, celles-ci sont rendues particulièrement pénibles à cause du mauvais temps. Il revient s'installer non loin de son point de départ, sur les pentes nord de « *Madagascar* » (colline ainsi nommée en raison de sa forme), près de Verneuil-Courtonne.

Il prend part à l'offensive du Chemin des Dames de juin à septembre 1917.

Il passe au 301^{ème} RAL le 16 juillet

1918 à la suite de la transformation du 101^{ème} RAL en 301^{ème}. Le régiment est alors équipé de vieux canons et est engagé dans la Somme.

Il est blessé accidentellement, mais en service commandé, le 8 septembre 1918 au camp Brune, entraînant une fracture de la jambe droite. Hospitalisé à l'ambulance de Bar-le-Duc le 9, il est dirigé vers l'hôpital de Bourg le 15 septembre. Il ne rejoindra son unité que le 10 novembre 1918.

Il est mis en congé illimité d'armistice le 11 mars 1919 et rejoint son domicile à Clairoix, rue de l'église, puis il reprend son métier de menuisier.

La SSY3 anglaise à Clairoix

Commandée par Miss Toupie Lowther, cette unité anglaise de transport de blessés, animée par des femmes britanniques pour la majorité et quelques riches américaines, s'installe à Clairoix le 9 juin. Elle est mise à la disposition du Médecin-chef du 2^{ème} CA dont le Quartier Général (QG) est installé à Clairoix. Le sous-lieutenant Chatenay, officier de liaison de l'unité, dans son journal « *Mon journal de 14-18* », témoigne : « *Mon nouveau poste est établi à Clairoix et les voitures y font leur plein de blessés pour les amener à la Folie, d'où les autres voitures évacuent sur Royallieu.* »

Il se place au « *carrefour de la gare* » avec les véhicules de l'ambulance française située au passage à niveau près de l'usine électrique (près de l'Oise) ; Chatenay poursuit : « *le trafic y est clairsemé, les obus y arrivent par rafales, une à la minute. Les petites conductrices casquées, appliquées à leur tâche mènent sagement leurs voitures, évitant les débris, branches d'arbres, planches, pierres qui encombrent la chaussée.* » Un colonel d'artillerie, vraisemblablement le lieutenant-colonel Annibert, s'arrête près de lui, il s'est aperçu que quelques conductrices lui ont souri et salué en passant, il l'interroge et est tout surpris d'apprendre quel travail font ces femmes... « *C'est incroyable, c'est admirable, c'est fou !* ». Il demande à Chatenay : « *Je voudrais trouver une voiture pour aller à Janville* ». Chatenay lui propose de l'emmener, il refuse : « *Non, c'est un mauvais coin* ». Lui ouvrant la portière, Chatenay reprend : « *Vous m'offensez mon colonel.* » En cours de route, le lieutenant-colonel ajoute : « *ça va très mal. Tout un groupe de 155 vient d'être enlevé* ». Chatenay le dépose à Janville et revient le cœur tout serré.

Victor Chatenay poursuit : « *De plus en plus de blessés... il y a des brancards sur plus de cent mètres aux abords de l'ambulance. Les évacuations se font le plus rapidement possible sur Royallieu, sur Canly et sur le Fayel, mais bientôt, tous ces hôpitaux refuseront de recevoir les blessés, et les voitures devront aller au diable, jusqu'à Senlis et Ognon.* »

On raconte qu'une division du neuvième corps amenée en camions et débarquée tout de go dans la plaine, près de Villers en flammes, a rétabli la situation avec un plein succès et remis

les Allemands dix kilomètres en arrière, elle les a ramenés jusqu'à Mélicocq. Ça indique tout de même que l'ennemi avait avancé de vingt kilomètres et qu'il en conserve dix, mais le front ne sera pas enfoncé. Respirons...

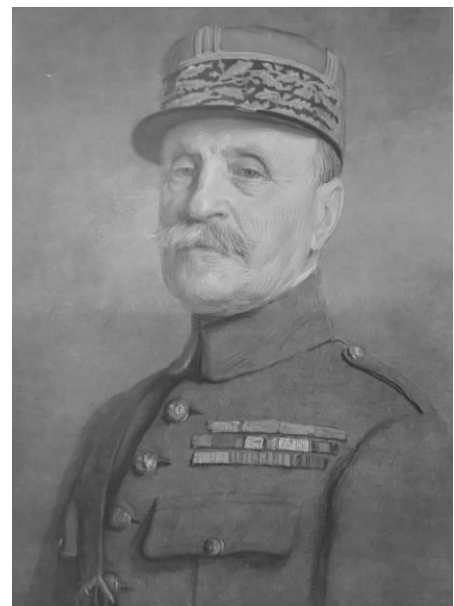
Le 13 juin au matin, la SSY3, en bon ordre, quitte la forêt aux moustiques, et se dirige sur le Fayel, en traversant l'Oise à Le Meux. »

Ces témoignages de sources diverses, artilleurs, soldats de l'infanterie, sapeurs du Génie, gendarmes de la Prévôté, le rapport écrit par un officier du 2^{ème} CA et enfin, des unités ambulancières, se recoupent totalement. Clairoix a subi un bombardement sérieux durant plusieurs jours. Les blessés et les tués y sont nombreux. Des scènes de fuyards arrêtés par la Prévôté, des équipes qui renforcent des tranchées sous le feu de l'artillerie, le Génie qui pose des pontons sous le feu. Enfin, sur le mont Ganelon, les traces des trous d'obus et de bombes et les emplacements de tranchées, encore visibles de nos jours, sont là pour témoigner. Dans la mémoire collective, cette histoire a, semble-t-il, été oubliée. Pour n'avoir jamais été relatée, ici à Clairoix, ce qui va suivre va surprendre...

Juillet 1918, la contre-offensive et le saccage de Clairoix

Le général Foch à Clairoix

Dans le livre de Pierre Croidys, « *Notre second Bayard, le général Leclerc* », paru en 1948 aux éditions SPES (Paris), l'auteur raconte : « *Ainsi le général Foch, la veille de lancer son offensive, celle qui allait avoir pour résultat la défaite de l'Allemagne, quitta son G.Q.G., à Compiègne, et s'en alla, en auto, à l'église de Clairoix, là-même où Jeanne d'Arc, au sortir de Compiègne, fut faite prisonnière. Descendant d'auto, devant cette église qui ressemble plutôt à une grande chapelle, avec le fond du chœur arrondi, sur lequel est peinte une fresque représentant la scène où Jeanne d'Arc fut prise en combattant, par les gens de Clairoix, le généralissime venait entendre la messe.* » Cet office est probablement célébré par l'Abbé Victor Bertin, caporal au 369^{ème} RI, 13^{ème} Compagnie, croix de guerre, et qui sera tué le 12 août à Clairoix. « *Il fit la sainte communion et, ce jour-là, consacra l'armée française au Sacré-Cœur. Seul, un jeune officier de l'État-Major du G.A.C., qu'il avait pris avec lui par amitié personnelle, fut le témoin de cet acte de foi si méritoire* ».



Le Général Foch (gravure de L'Illustration).

L'offensive a débuté le 18 juillet 1918. Il est fort probable que le général Foch se soit rendu à Clairoix dans l'après-midi du 19 juillet. Son QG particulier avait été installé début avril à Sarcus (5 km au nord de Grandvilliers, dans l'Oise) et début juillet à Bombon (Seine-et-Marne). Le GQG ayant quitté Compiègne en mars pour s'installer à Provins, c'est depuis Bombon qu'il effectue régulièrement des déplacements et rencontre ses homologues alliés anglais, notamment le général Haig et le général américain Pershing, à Sarcus ou dans leur QG respectifs.

Alors que le général Foch reprend la route, les batteries de canons tonnent de toutes parts. « *Énorme lutte d'artillerie* » note un officier sur son carnet. « *De minute en minute, d'énormes rafales d'artillerie lourde et de canons de campagne. La pluie commence à tomber.* » Il a l'impression que les divisions, engagées dans le massif boisé « la Petite Suisse » au nord de Compiègne, mènent « *un combat confus, sans ordre et mal conçu* », précise-t-il (Revue des deux

mondes – juillet 1918). Les ambulances chargées de blessés croisent les unités montant en ligne. Parallèlement à cette scène de guerre, une autre partition se joue en coulisse dans le village de Clairoux, qui n'est pas à l'honneur des armées... Une sorte de tableau surréaliste !

Déjà, le 13 juin, l'aspirant Émile Baudet, de la 3^{ème} Section, 9^{ème} compagnie, 69^{ème} RI, qui se rend à Clairoux pour y prendre des consignes, note dans son journal personnel : « *Maisons pillées honteusement par des Français.* »



Le sous-lieutenant
Émile Baudet (source
Internet).

Mais, c'est un livre paru en 1930, mi-roman, mi-témoignage, intitulé « *Noir et Or* », du romancier André Thérive, qui nous en dit plus, dans un chapitre titré « Du vent ! ». Dans « *Les nouvelles littéraires* » du samedi 17 janvier 1931, on y apprend qu'interrogé par le critique littéraire Frédéric Lefèvre au sujet de son dernier roman « *Noir et or* », comportant une série de nouvelles relatant des faits authentiques de la Grande Guerre, il répond : « ... *authentiques aussi les villages que j'ai décrits et dont je me suis borné à changer le nom, et encore pas toujours. "Du vent !" se passe à Clairoux, près de Compiègne, en 1918, pays dont le comte de Comminges était maire...* ». On ne peut être plus précis.

La guerre vient à nouveau s'installer à Clairoux, qui, jusque-là, n'avait connu que des mouvements de troupes, d'abord allemandes, puis françaises en 1914. Puis tout au long de cette guerre, diverses unités furent logées chez l'habitant. Le comte de Comminges, toujours conscient des possibles dérives à l'arrière d'hommes confrontés à la mort, avait toujours mis un point d'honneur à surveiller le village afin que la vie s'y déroulât sous les meilleurs auspices. Lorsqu'il dut quitter Clairoux le 6 juin 1918, le village, sur lequel il ne devait plus exercer sa surveillance, fut livré aux mains des unités de combat. Après plusieurs années de guerre, le poilu pouvait considérer que le village, placé sur une nouvelle ligne de front, finirait, comme les autres, par être détruit, quoiqu'il arrive. Alors, libéré des contingences du respect des biens d'autrui, des codes de bonnes conduites, il va s'y livrer à des scènes hallucinantes...

Laissons à André Thérive, avec sa gouaille et son humour si particulier, livrer ce témoignage :

« *Oui, on s'en souviendra, de la Fête américaine, Independence Day comme disent les journaux, ou, si vous voulez, du 4 juillet 1918. La popote des sous-officiers était installée dans une espèce de château dont les habitants avaient décanillé à peine, et elle avait organisé un grand dîner de carnaval. Il y en avait deux ou trois en grand décolleté, robe de soie, éventail pendu au bras. La plupart avaient dévalisé les placards, s'étaient fringués avec des redingotes ou des queues-de-morue. Le fourrier avait trouvé je ne sais où une robe de juge, avec le rabat, la toque ; et même le cuistot qui servait, le gros Müller, charcutier de son état, s'était dessalé pour une fois. À chaque plat qu'il apportait, une nouvelle coiffure. Tantôt un haut de forme, tantôt une charlotte en dentelle, tantôt une casquette de livrée ; il avait dégoté aussi une jolie petite ombrelle de sous Napoléon III, à manche pliant et, orné d'un bonnet de nourrice à rubans roses, il promenait autour de la table sa voiture de bébé : à la place du même, il y avait une énorme daubière pleine de la gnôle d'ordinaire ; on y puisait à volonté. [...] En sorte qu'on était plutôt saouls ; et qu'on gueulait comme des ânes, dans cette belle salle à manger d'acajou. Les godasses avaient rayé le parquet, et la verrerie, malgré les précautions, formait déjà un tas dans un coin... Il y avait des vitraux aux fenêtres, avec des armoiries. Personne n'avait eu l'idée de les crever ; c'est une justice à nous rendre.*

[...] à neuf heures – il faisait encore grand jour – je quitte la noce et je vais à mon service. Je traverse l'office, les cuisines où Müller et ses aides godaillaient encore mieux que nous : dans un coin, il y avait, au lieu de fagots, tout un lot de bouquins pris à la bibliothèque. Ces feignants-là avaient eu la flemme de couper du vrai bois. Et c'était dommage, parce que ces livres-là, quoique vieux et sales, couverts en cuir, ils avaient parfois de belles gravures, et ça aurait pu intéresser des gens ».

Cette scène s'est probablement déroulée au Clos de l'Aronde (l'actuelle mairie de Clairoux), si on s'en réfère à la mention des vitraux et de leurs armoiries (encore visibles de nos jours).

L'auteur de « *Noir et or* », acteur et témoin, poursuit : « Mais, je vous le jure, les cantonnements de la troupe, ils valaient le dérangement. Le bataillon s'était logé en garni, c'est le cas de dire, dans des villas épatantes, entre le bord de l'Oise et la colline qui a un nom rigolo, Roland, Ganelon, un nom enfin d'histoire-de-France... Et il y avait deux sortes d'installation, selon le tempérament de chacun. Les uns se donnaient des airs de luxe, bien tranquilles, sans rien casser ni rien déranger, comme s'ils avaient été propriétaires : c'étaient les moins nombreux. Les autres avaient tout chamboulé et démolì. On avait entassé de la paille dans les baignoires ; on avait renversé des armoires pour s'y faire comme un berceau ; on couchait sur des tas de robes, de nippes, de jupons, arrangés en grabat. Les tiroirs étaient arrachés pour faire des tables en plein air. Les glaces étaient crevées par plaisir ; les coussins avaient l'air de claboter au milieu de leurs plumes ; je me souviens d'un petit salon où les cochons de ma section marchaient sur une litière de linge à dentelle. D'autres avaient descendu tous les tableaux et portraits, et fouillé derrière le cadre à coup de baïonnette. Parce qu'il paraît que c'est là que les riches planquent leurs trésors. D'autres s'étaient amusés à jouer au palet avec de belles assiettes peintes trouvées sur les murs. Les tas de porcelaine, les bouteilles cassées, les fauteuils en morceaux, avec le crin et les ressorts des tripes comme au soleil, cela finissait par occuper autant de place que les hommes. Ces idiots-là auraient été mieux à leur aise sans rien démolir. Mais allez un peu raisonner des types saouls, qui avaient exploré les caves, retourné les pelouses, sondé les puits pour dénicher les bouteilles enterrées par le bourgeois, et qui étaient furieux de ne rien découvrir, ou excités d'avoir trop découvert... Ce qui m'a dégoûté, le plus c'étaient les jardins, où un troupeau d'éléphants n'auraient pas fait tant de dégâts que mes hommes : les tonnelles, les tables en zinc, les parterres de fleurs, tout renversé, piétiné, saccagé par plaisir avec cette rage de ne rien laisser après soi, qu'on sent quand on n'est plus d'ici, comme vous disiez, et qu'on s'en va demain... Les soldats, c'est comme les forçats, on les a flanqués à la porte de la société. Alors ils ne tiennent plus à rien, et ils se vengent. Dans le civil, il y avait sûrement parmi ceux-là de gentils garçons, soigneux, propres, rangés. Ça leur aurait fait de la peine de casser un verre à leur oncle ou d'effondrer un canapé chez leur grand-mère. Eh bien ! c'étaient les mêmes qui ouvraient les placards à coups de talons, et qui se pendaient aux lustres pour arracher un peu de plafond avec.

Ma foi, en passant partout pour faire l'appel, j'avais bien envie de dire : "Bandes de dégoûtants ! Les Boches n'en feraient pas plus, si c'était eux". Mais je sais ce qu'ils auraient répondu, en collant leur bougie gluante sur les bras d'un fauteuil : "Cause à l'autre ! Chacun son tour. A la guerre on n'a plus rien à soi, même pas sa place au cimetière".

[...] J'arrive à la terrasse de notre château. Là on pouvait écouter le bouzin que faisaient les camarades dans la salle à manger, et les cuisiniers à l'office. Il y avait là, je me rappelle, des beaux tilleuls alignés, et en contre-bas nos voiturettes qui dressaient leurs brancards sur la vigne vierge, comme pour cueillir des pêches pas mûres après les espaliers. Un type était assis sur le petit mur. Il se lève. Je reconnais Toussaint. Il me dit :

- Tu n'es pas trop noir, toi au moins... Ça ne te dégoûte pas, tout ça ?

Je lui réponds gentiment :

- Mon vieux, tout me dégoûte depuis quatre ans ; alors, tu penses...

[...]

- Tu sais, qu'il me dit, que le capitaine de la 9^e a fait expédier chez lui, hier, par la gare de Longueuil, une malle pleine de draps en dentelles ?... Tu sais que l'adjudant de bataillon a barboté une collection de beaux livres, reliés en veau, de très vieux, des manuscrits au moins. Ça faisait une caisse pleine ! Il a son oncle qui est libraire à Paris. Alors tu ne crois pas que c'est pour les rendre après la guerre au monsieur du château ?... Et on m'a dit que le commandant a fait mettre sur sa table une belle lampe en bronze, représentant une femme à poil qui tient une torche, un objet tout à fait riche, là !

- Bien, ça les regarde après tout. On ne m'a pas donné ça à garder. Et ils sont assez grands pour savoir ce que c'est que de voler ».



André Thérive en 1930. Roger Puthoste, de son vrai nom, fait des études au collège Stanislas, au lycée Louis-le-Grand et à la faculté des lettres de Paris, où il obtient l'agrégation des lettres en 1913. Sous les drapeaux au 165^{ème} RI lorsque la guerre de 1914 éclate, il est blessé à Ville-sur-Couzan le 6 septembre 1914. Évacué 53 jours, il combat, à son retour au front, le 14 décembre 1914, et participe à la malheureuse tentative de la prise des Jumelles d'Ornes, et à Marchéville le 12 avril 1915. Une nouvelle fois blessé, il est évacué pendant 47 jours. Il est nommé caporal le 9 mars, puis sergent-fourrier (2 décembre 1915), et enfin sergent-major (17 janvier 1917) dans une compagnie de mitrailleuses. Il sera probablement affecté en renfort au 365^{ème} RI en 1918. Son courage lui vaudra d'être décoré de la Croix de guerre et de la Médaille militaire (photo www.babelio.com).

Dans cet échange et dans les impressions de Thérive, tout est dit.

À la nuit noire, une alerte... Le sergent raconte : « *Je vous assure que cela n'a pas traîné. C'est une fois en route que les à-coups et les lanternages commencèrent. On se couchait le long des talus. La lune ne devait se lever qu'à trois heures du matin. On sent sous ses pas une passerelle de bois, on voit briller les étoiles dans la rivière : ça y est ! On passe de l'autre côté pour aller en pleine forêt attendre le coup dur. Toujours des sacrifiés, quoi ! Je me rappelle que personne ne pipait mot... On avait bien oublié les villas, et le château, et les dentelles, et les robes de soie, et la vaisselle cassée. Et on avait encore moins de remords que jamais ; car l'aventure s'annonçait mal : le silence, à la guerre, il n'y a rien de pire pour le moral. Que dire alors du silence en pleine forêt ?* ».

Il pourrait bien s'agir du 365^{ème} RI, du Bataillon Mixte du Pacifique ou du 164^{ème} RI qui furent stationnés à Clairoux. Mais, à y regarder de plus près, il semblerait qu'André Thérive, de son vrai nom Roger Puthoste, sergent-major tout d'abord au 165^{ème} RI, aurait commandé la section de brancardiers de l'un des bataillons. En effet, le 365^{ème} RI arrive sur Clairoux le 29 juin 1918 et y installe son poste de commandement. Dès le 1^{er} juillet, le régiment est employé à l'organisation défensive du mont Ganelon : le 4^{ème} bataillon, partie ouest, le 6^{ème} bataillon, au centre, le 5^{ème} bataillon, partie est. Du 2 au 10 juillet, le régiment poursuit activement des emplacements de groupes de combat et des tranchées, déjà préparées par le Génie et creusées par le Bataillon Mixte du Pacifique. Il travaille également à l'organisation d'une ligne de feu continue et à la pose de réseaux de fils de fer barbelés. Le dernier jour, les PC des bataillons sont reliés au PC du colonel qui a été porté sur la pente sud du Ganelon, derrière le bataillon du centre (6^{ème}), probablement près des pistes de « cyclo-cross sauvage » qui ont été récemment démantelées.

Du 4 au 14 juillet 1918, le Bataillon Mixte du Pacifique (BMP), qui séjourne à Clairoux, est mis à disposition du 356^{ème} RI.

Le BMP est composé de Tahitiens, mais aussi de Sénégalais et d'Indochinois, et est constitué en bataillon de marche de par les diverses origines des unités. Il débarque à Pont-Sainte-Maxence le 9 juin et rejoint Clairoux le 4 juillet. Son effectif se monte à 22 officiers, 1 200 sous-officiers et hommes de troupe, et il a 91 chevaux et 44 voitures. Peu formé au combat, ce bataillon a pour mission principale de venir renforcer les unités d'infanterie et les unités d'artillerie dans le creusement des tranchées et des fosses à munitions.

Enfin, le 15 juillet, le 365^{ème} RI et le BMP se déplacent vers Cuise-la-Motte.

Le 18 juillet, l'offensive commence, et avec elle, la reprise de la guerre de mouvement.

Les « V »

VARIN Émile Paul

Né à Clairoux le 10 octobre 1888, il devient opticien et s'installe à Compiègne en 1912. Il est le fils d'Édouard Paul et de Juliette Pauline Igneux résidant à Couloisy. Il est rappelé le 2 août 1914 au 54^{ème} Régiment d'Infanterie de Compiègne, mais dans les services auxiliaires en raison d'une tuberculose pulmonaire. Il est d'ailleurs réformé en juin 1915.

VERDÉ de LISLE Robert

Né le 8 décembre 1876 à Paris, il est le fils d'Adolphe et de Sophie Poysson-Seguin domiciliés à Paris dans le 1^{er} arrondissement. Bachelier Es-Lettres et Es-Sciences, il entre à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr le 25 octobre 1895. Il est promu sous-lieutenant au 5^{ème} Régiment de Dragons de Compiègne le 1^{er} octobre 1897. Cette même année, il semblerait qu'il gagne le Prix des Dames aux courses hippiques. Il poursuit sa formation à l'école de cavalerie de Saumur jusqu'en août 1899. Excellent cavalier et doué pour le dessin, il est excellemment bien noté par sa hiérarchie et dans tous les domaines.

Il passe lieutenant le 1^{er} octobre 1899. En 1902, le colonel commandant le 5^{ème} Dragons de Compiègne écrit à son sujet : « Le talent sérieux de M. Verdé de Lisle, son esprit cultivé, son talent de dessinateur font de lui un homme à part et intéressant. Il est un officier de grande conscience, excellent instructeur et vigoureux cavalier... » Puis, le 6 octobre 1902, il épouse Jeanne Quatre-Solz de Marolles, fille de la Baronne de Montfort demeurant au château de Chanteloup à Saint-Germain-lès-Arpajon. Jeanne de Marolles, lointaine descendante d'un brigadier des mousquetaires du roi Louis XVI, lui apporte une dote de 150 000 francs, somme considérable pour l'époque, permettant à Robert d'exercer ses talents de dessinateur et de peintre. Il est vrai que les jeunes officiers sont très mal rémunérés à cette époque, et que la solde ne suffit pas pour vivre. De plus, « l'affaire des fiches » du « petit

père Combes » (les officiers sont fichés pour leur éventuelle pratique religieuse) entraîne une ambiance délétère dans les rangs de l'armée. Pour ces raisons, Robert demande sa démission le 9 octobre 1902. Il s'installe comme artiste peintre à Compiègne, mais réside à Clairoux, au début de la rue Saint-Simon (aujourd'hui rue Germaine Sibien). Il dispose également d'un appartement à Paris au 5, rue du Pont de Lodi. Il demande à servir dans la réserve. Mais l'armée se prive, à la veille de la guerre, d'un cadre de grand talent.

Le livret militaire indique qu'il se retire à Clairoux en qualité d'artiste peintre (SHD Vincennes).



L'ARMÉE FRANÇAISE. — Dragons. — Mitrailleurs. — LL.
Les Dragons constituaient des unités de combat à part entière. Pour le prestige, ils gardent encore le casque d'avant-guerre, mais passeront vite au modèle standard, le casque Adrian « bleu horizon ». Pour leur emploi au feu, le cheval est progressivement retiré ; ils deviennent des fantassins à part entière (collection de l'auteur).

Rappelé dès le 2 août 1914, il est engagé dans les combats de Sambre. Il effectue la retraite depuis Charleroi (Belgique) et participe à la contre-offensive de Guise, de Benan et de Sérigny. Il est engagé dans la bataille de la Marne à partir de Montceaux-lès-Provins. Viennent ensuite les batailles de Montmirail, du mont Saint-Père, de Jonchery et de Berry-au-Bac, puis de Braine, Vailly et Soupir.

Promu au grade de capitaine le 22 janvier 1915, il est engagé dans les tranchées de Braine.

Le 15 février, le chef de corps écrit à son sujet : « ... d'une activité et d'une

endurance exceptionnelles, il est particulièrement apte aux missions demandant de l'intelligence. Chargé, le 29 août de former l'avant-garde d'un groupe de 4 escadrons, il s'est lancé résolument à l'attaque d'un peloton allemand qu'il a mis en fuite ». Il est évacué sur Château-Thierry le 23 mars 1915 et rejoint son corps le 29, probablement consécutivement à une maladie.

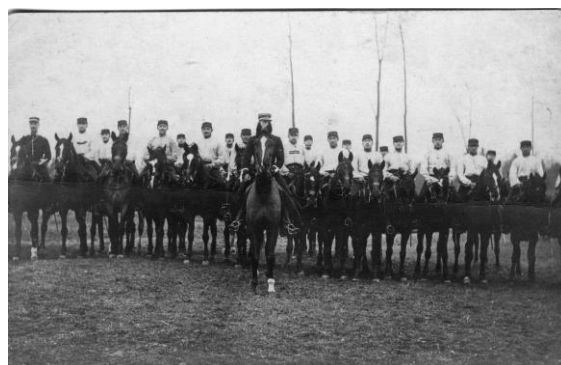
Le 28 novembre 1915, il est provisoirement affecté au 6^{ème} régiment de Hussards et prend le commandement d'une unité du train régimentaire de la 55^{ème} DI.

Le 15 janvier 1916, au cours d'un repos, il chute de son cheval et se perfore le palais. Il est évacué à l'hôpital Chaptal de Paris jusqu'au 15 septembre 1916, y est soigné et est mis en convalescence.

Il rejoint le dépôt du 5^{ème} Dragons le 25 novembre 1916 pour prendre le commandement du 11^{ème} escadron chargé de l'instruction des jeunes cavaliers. Sujet à de régulières infections de la bouche, il ne repartira plus au combat.

Le 29 novembre 1917, il est détaché à l'état-major de la XI^e région et sert alors en qualité d'officier d'ordonnance.

Il est mis en congé illimité d'armistice le 18 janvier 1919 et se retire à Clairoix.



Le 11^{ème} escadron du 5^{ème} Dragons à l'entraînement sous les ordres du capitaine Verdé de Lisle. Quelques cavaliers seront maintenus pour les actions de reconnaissance (collection de l'auteur).

VILLARD Claude

Il est né à Cléppé dans le département de la Loire le 20 mars 1878. Fils de Pierre et d'Armèle Messcheler domiciliés à Pierrons (Loire). À 20 ans il est cultivateur. En 1902, à l'issue de son service militaire au 15^{ème} régiment de Chasseurs à cheval, il devient domestique. Peut-être fit-il connaissance avec le lieutenant Verdé-de-Lisle ? En tout état de cause, il devint son employé en 1910 et rejoint Clairoix le 26 mars 1910 en qualité de valet de chambre.

Le 3 août 1914, il est rappelé au 36^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne de Clermont-Ferrand. Son régiment est envoyé près de Baccara en août 1914. Le premier accrochage avec l'ennemi a lieu à Sarrebourg et Lorquin les 19 et 20 août. Puis c'est le repli général.

Au cours de la contre-offensive de la Marne, il est engagé dans le secteur de l'Oise et Claude Villard, en allant rejoindre le secteur de Ribécourt, aura l'occasion de repasser par Clairoix, tout juste libéré de l'occupation. Le second engagement aura lieu à Plessier-de-Roye et à Lassigny au cours du mois d'octobre.

 Sur ce cliché de mauvaise qualité on peut apercevoir une pièce de 120 mm long. Claude Villard va être engagé sur la première bataille de Champagne (collection de l'auteur).	Puis le 12 novembre 1914, il passe au 4^{ème} Régiment d'Artillerie Lourde (RAL) et logiquement au 7^{ème} Groupe au regard des dates de sa constitution. En effet, le commandement de l'armée française, ne disposant pas d'une force conséquente en artillerie lourde pour exécuter des tirs courbes sur les objectifs ennemis en profondeur, ponctionne ses effectifs parmi les artilleurs des régiments d'artillerie de campagne pour composer ses premiers groupes d'artillerie lourde mis à la disposition des divisions. Il sert sur canon de 120 mm long tracté par véhicule automobile. Probablement sert-il comme chauffeur puisqu'il fut formé dans la réserve du 35^{ème} RAC au service automobile. Le 4 janvier le 4^{ème} RAL est engagé en Champagne près de Suippes jusqu'au mois d'avril, après quoi le 7^{ème} Groupe (appelé le 4/7), rejoint le secteur de Verdun à Fresnes-en-Woëvre, puis est engagé sur la tranchée de Calonne jusqu'en août 1915. Il retourne enfin appuyer l'offensive de Champagne en octobre. Le 1^{er} novembre 1915, il passe au 1^{er} Groupe du 113^{ème} RAL lors de la constitution de ce nouveau régiment. Il est équipé de pièces de 95 mm. Le Groupe 113/1 est envoyé près de Compiègne et rejoint le secteur de Montdidier, dans la Somme. Le 3 juin 1916 il passe au 5^{ème} Groupe du 86^{ème} RAL et sera de tous les grands engagements jusqu'à la fin du conflit. Claude Villard est mis en congé illimité d'armistice le 31 janvier 1919 et se retire à Montélimar.	
VOITANT Louis Georges Né le 2 mai 1889 à Coudun, Louis est le fils de feu Antoine et d'Émilie Hachet. Louis est ouvrier et vit à Clairoux en 1905 avec sa mère et son frère aîné Paul. Le 2 août 1914, il est rappelé au 164^{ème} Régiment d'Infanterie (8^{ème} Compagnie) de Bar-le-Duc, régiment de réserve du 64^{ème} RI. Louis est employé à la défense du secteur de Verdun. Puis le repli général l'entraîne sur la contre-offensive de la bataille de la Marne, d'abord à Julvécourt, puis à Souilly et Ippécourt où il découvre pour la première fois le feu de l'ennemi. De janvier à mars 1915, avec son régiment, il se bat dans le secteur de la Woëvre, notamment à Gussainville. Toujours dans le même secteur, à partir d'octobre 1915, le 164^{ème} RI est engagé près de Vaux-lès-Palameix. Alors que les hommes se relaient des secondes aux premières lignes, l'ennemi se renforce chaque jour. Des tirs d'artillerie plus ou moins puissants arrosent les positions du 164. Le 6 novembre, la 8^{ème} Compagnie de Louis monte en première ligne. De jour en jour, les tirs deviennent plus violents. Le 19, ils s'intensifient. Le 20, plus de 1 600 obus de tous calibres s'abattent sur les tranchées. Les dégâts sont importants. Des tranchées ont été complètement retournées. La zone d'implantation tenue par le 164, et nommée « La Raquette », a été complètement nivelée et rasée. À la 8^{ème} Compagnie, on déplore 5 tués et 13 blessés. Parmi eux, Louis Voitant. Inhumé temporairement au cimetière de Notre-Dame de Palameix à Treyou, sa dépouille est transférée au cimetière de La Croix-sur-Meuse, arrondissement de Commercy, le 7 mars 1924. Il est inscrit au monument aux morts de Clairoux.	  Médaille remise à titre posthume	
VOITANT Paul Arthur Né le 28 mai 1885 à Coudun, Louis est le fils de feu Antoine et d'Émilie Hachet. Paul est ouvrier et vit à Clairoux en 1905 avec sa mère et son jeune frère Louis. En 1906, il est incorporé et, à la suite de son service militaire, il souscrit un contrat d'engagement de 2 ans au sein du 23^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale (23^{ème} RIC). Son régiment formé en bataillon dénommé « Diego Suarès » et assure le maintien de l'ordre à Madagascar de 1908 à 1910. La France assurant le protectorat		

du Maroc, il subit son baptême du feu au Maroc oriental contre la rébellion des rebelles marocains en partie soutenus par l'Allemagne. Puis il renouvelle ses contrats d'engagement jusqu'à l'entrée en guerre.

Il passe au 5^{ème} RIC le 14 février 1914. Le premier engagement de la guerre a lieu à Walsheid dans les Vosges. 550 hommes sont mis hors de combat le 19 août, puis presque autant 6 jours plus tard à Bazien. Jusqu'en septembre, le 5^{ème} RIC se bat et subit près de 2 000 pertes, soit presque la totalité de l'effectif restant. Au cours du premier semestre 1915, il se bat en Argonne, au bois de la Gruerie, et d'août à septembre, en Champagne dans le secteur de Souain. Plus de 1 300 hommes sont tués, blessés ou portés disparus.

Paul Voitant passe au 42^{ème} RIC le 9 octobre 1915 mais continue d'être engagé dans le même secteur. Son jeune frère est tué le 20 novembre 1915 dans le combat de Vaux-lès-Palameix.

Atteint d'une dysenterie le 25 janvier 1916, Paul est évacué à l'hôpital n° 16 de Compiègne.

Le 10 février 1916 il en sort et bénéficie de 7 jours de permission qu'il passe probablement à Clairoux auprès de sa mère.

Il reçoit la promotion de caporal le 18 juin 1916.

Il est de nouveau évacué pour maladie le 22 juin de la même année à l'hôpital auxiliaire n° 105 de Compiègne et bénéficie d'une convalescence de 7 jours, sûrement passée à Clairoux, puis rejoint son unité le 3 août. Le 29 octobre, alors que son régiment est engagé dans la bataille de la Somme, il tombe à nouveau malade pour diarrhées chroniques et prend un repos de 45 jours, toujours à Clairoux. Il rentre le 2 février 1917 au dépôt du régiment qui se trouve alors à Marseille.

Il passe au 92^{ème} Bataillon des Tirailleurs Sénégalais (BTS), 2^{ème} compagnie, le 20 avril 1917, puis au 43^{ème} BTS, 1^{ère} Compagnie, le 25 mai 1917. Cette fois, il sert dans le secteur de Verdun.

Mais Paul Voitant souffre toujours de maladies chroniques. Évacué pour dysenterie le 17 juin 1917 à l'hôpital mixte de Brienne, puis à Troyes, il rejoint son unité le 27 août 1917 dans le secteur de Louvemont.

Blessé le 23 octobre 1917 à la cuisse droite par balle, blessure en séton, c'est-à-dire qu'aucun organe vital n'est touché, il sort de l'hôpital le 5 décembre et

est mis en convalescence pour une période de 30 jours. Il est cité à l'ordre du régiment (n° 81) le 24 novembre 1917 : « *Très bon gradé, crâne au feu, a été blessé pendant l'enlèvement du premier objectif le 23 novembre 1917.* »

Il est placé en unité « à l'intérieur » pour récupérer de sa blessure et des différentes maladies qui l'ont profondément affaibli. Puis, le 28 avril 1918, il rejoint le régiment. Blessé le 18 juillet 1918 par un éclat d'obus à l'œil gauche, il est évacué à l'hôpital de Senlis. Il reçoit une convalescence de 20 jours et passe sergent le 29 septembre 1918.

Mis en congé illimité de démobilisation le 27 mars 1919, il se retire à Corbeny près de Laon et devient garde-chasse. Il est pensionné à 10 % en raison de diarrhées chroniques dues à ses séjours en Outre-mer et aux combats de Métropole. Il reçoit la Médaille Militaire le 2 janvier 1928.



En août 1917, les « coloniaux » sont au camp de Ventelay, (Marne), lors de remises de décorations (collection de l'auteur).



Médaille militaire
remise en 1928



Médaille coloniale



Commémorative
des combats au
Maroc 1908



Engagé volontaire

Août 1918, la pression se relâche sur Clairoix

Après les tumultes des mois de juin et du début juillet, l'offensive du 18 juillet ordonnée par Foch avait changé la donne. Avec la reprise de la guerre de mouvement, celle des tranchées disparaît. En ce mois d'août, le front se déplace très rapidement vers l'Aisne. La « tête de pont » de Compiègne a tenu. À partir du 12 août, le QG de la 57^{ème} DI s'installe à Clairoix. Le mois d'août est plus calme. Dans le village saccagé de Clairoix, les troupes relevées du front viennent successivement se reposer. C'est le cas du 6^{ème} RI se positionnant du 23 août au 14 septembre. Mais aussi les blessés y sont transportés par la SSY3 de Miss Toupie Lowther. Le hussard Philippe Félix Ponticelli du 6^{ème} régiment de Hussards, qui décède le 25 août à Clairoix, pourrait être le dernier soldat à mourir dans ce village.

Précisément, la SSY3, qui s'était repliée sur Senlis, retrouve Clairoix. Le sous-lieutenant Chatenay témoigne : *« 16 août, la situation a basculé en faveur des Alliés. Désormais les lignes sont trop éloignées de notre cantonnement, il faut nous en rapprocher. Compiègne, hélas, est interdit, je cherche plus au nord, et je trouve un petit château aux approches de Clairoix, situé entre la grand-route et la rivière, isolé et parfaitement bien situé... »*. Cité comme tel sur les cartes d'état-major, le sous-lieutenant Chatenay a relevé la route. Pour s'y rendre, lorsqu'il se trouve au carrefour de la briqueterie, il prend la route de Bienville sur 20 mètres et tourne à droite au calvaire, traverse une voie ferrée, suit le chemin menant vers l'Aronde et ses marais, des toits apparaissent et la végétation dévoile progressivement une ferme jadis fortifiée. Là se trouve ce petit « château » situé à la limite de Clairoix et Bienville, sur le territoire de ce dernier. *« Le 17 août, nous quittons le Fayel pour Clairoix. Le travail reprend très dur, les postes sont éloignés, mais le cantonnement est si convenable qu'il est impossible de trouver quelque chose de comparable plus près, et, comme une grande partie des évacuations se font sur Bellicart qui est proche de Compiègne, nous ne sommes pas mal placés. Ça barde, toutes les voitures sont en service vingt-quatre heures sur trente-six... mais tout va bien. Le 18 juillet, l'attaque de Mangin bouscula leur flanc droit, cette extraordinaire ruse de guerre et cette belle avance fut pour eux désastreuse. Le 29 août, nous recevons l'ordre d'aller cantonner à Appilly, c'est un tout petit village situé entre l'Oise et la route de Noyon à Chauny »*. La SSY3, Miss Lowther, le lieutenant Chatenay et leurs petites infirmières anglaises quittent définitivement le château de Clairoix.

De nombreuses unités différentes vont séjourner plus ou moins longtemps à Clairoix en août et septembre 1918. Il serait fastidieux d'en faire la liste complète, entre celles d'une nuit d'étape et celles d'états-majors sédentarisés quelques semaines. Certaines seront cantonnées jusqu'en 1919. On notera qu'entre autres, le 12 août, la 67^{ème} DI s'installe à Clairoix « au château (ancien PC Mekkès), qui se trouve au confluent de l'Aronde et de l'Oise » selon le JMO du service du Génie de cette division. Il s'agit d'un ancien moulin à tan (ou chalet Pluchard), aujourd'hui quasiment disparu. La 67^{ème} DI, dont les régiments se battent dans le secteur du Matz, puis vers Carlepont, quitte Clairoix le 5 septembre pour se porter au plus près des zones libérées du front vers Bailly, Saint-Léger et Montmacq.



Pour confirmer le passage de ces unités, des photographies sur plaque de verre ont été retrouvées dans une maison de Clairoix. Détenues chez Madame Maupin depuis 1918, elles sont réapparues au cours de la rédaction des fascicules précédents. Il s'agirait de clichés pris dans les environs par une unité d'artillerie au repos et oubliés par son possesseur à Clairoix.



Un véhicule Renault dans sa version de transport logistique (collection de l'auteur).



Un groupe d'officiers (collection de l'auteur).

Si quelques soldats meurent encore à Clairoux en août 1918, comme l'abbé Bertin, caporal au 369^{ème} RI ou encore le hussard Ponticelli, le secteur de Clairoux recueille de nombreuses sépultures. Car il faut bien évacuer les morts du front, notamment ceux décédant dans les ambulances avancées des divisions ou des régiments ou pendant leur transport.

Mais l'ambiance est tout de même au relâchement d'une certaine tension qui avait prévalu jusqu'au mois d'août. Les régiments s'usent vite. L'ennemi résiste encore vaillamment. Les relèves exigent des lieux où les soldats peuvent écrire à leur famille, laver leur linge, lire leur courrier et ouvrir leurs colis. Clairoux redevient un village de l'arrière mais toujours et encore placé dans la « zone des armées ». La question que tout le monde se pose à présent, à commencer par le maire et ses administrés, est : quand les villageois pourront-ils rejoindre leurs foyers, leurs maisons, leurs terres... ?



La popote (collection de l'auteur).

Le retour des civils à Clairoux

Forcé à s'exiler, le comte de Comminges s'est installé à Versailles courant juin 1918. Dès qu'il put trouver un lieu de repli stable et qui ne risquait pas d'être à son tour menacé par la poussée allemande, la première action qu'il entreprit fut de mettre des annonces dans différents journaux nationaux afin que les habitants évacués de Clairoux puissent se mettre en relation avec lui. Cet appel diffusé le 25 juin est le suivant : « *Les évacués de Clairoux. Nos lecteurs qui rencontreraient des évacués de Clairoux (Oise) sont priés de bien vouloir prévenir ces derniers que leur maire, le comte de Comminges, se tient à leur disposition pour tous renseignements, 29, rue du Sud, à Versailles.* »

Aimery de Comminges, son épouse Nahida, peut-être leur fils Bertrand et leur nièce Paule Élie Rambourg, occupent un modeste logement dans un immeuble de quatre étages.

Comme eux, les réfugiés de Clairoux se sont dispersés dans toute la zone de l'intérieur, c'est-à-dire, pour mémoire, hors de la zone des armées. Le courrier reçu par Élise Trocaz en témoigne. Élise, qui était, rappelons-le, une aide infirmière à l'ambulance militaire de Villers-sur-Coudun probablement jusqu'au début de 1918,



Le petit immeuble de Versailles où se replient les de Comminges. Aujourd'hui, il s'agit du 29 avenue Foch (photo Google Earth).

est évacuée vers l'intérieur. « *Très loin* », si l'on en juge par les écrits de ses amies. Charlotte Descampeaux, l'une de ses camarades de l'ambulance de Villers-sur-Coudun, lui écrit de Bresles dès le 3 juillet : « *Ma chère Élise, quelle surprise dois-je te faire en t'envoyant cette carte. Hier, j'ai été à l'ambulance et j'ai vu M. Lemaître. Il m'a donné ton adresse. Tu es bien loin maintenant. Où est le temps de la salle A avec les sous-officiers ? Bien loin. J'y suis allée il y a quelques jours pour rentrer à l'ambulance 9/16. Mais il ne faut plus personne. J'en suis à 5 ou 6 km. Il paraît que tu serais avec Marc (ou Marie) Bouvard. Donne-lui le bonjour de ma part. Descampeaux Charlotte, réfugiée chez Madame Descours, Bresles (Oise).* » Aussi éloignée qu'elle soit, comme la plupart des réfugiés, on ne saura pas où se trouve Élise entre juin et août 1918. Élise reçoit un autre courrier de Jeanne, une amie originaire de Janville, le 28 août. Qu'y apprend-on ? Ses parents se trouvent à Chartres. Ils s'apprêtent à rentrer à Clairoix et ont déjà mis dans le train le mobilier qu'ils avaient pu évacuer.

Fin août, des habitants de Clairoix et de Janville ont pu rejoindre leur village. Ils constatent les dégâts. « *Alphonse a été à Janville dimanche dernier. Chez vous, ni chez maman, il n'y a pas de dégâts. Seulement chez moi, la maison est vide de bois et de tonneaux. Cela a servi à boucher les trous et les tonneaux pour faire des ponts. Il paraît maintenant que tout cela se balade dans l'Oise.* » Ainsi le courrier confirme que le Génie militaire avait réquisitionné tout ce qu'il pouvait trouver dans les maisons, notamment des tonneaux pour monter le ponton au nord de la passerelle de Clairoix à Choisy-au-Bac. L'amie d'Élise Trocaz poursuit : « *Il n'y avait pas de soldats chez nous à Janville. Il n'y avait que trois habitants à Janville, M. (illisible), Mme Tassin et le maire, M. Pierre. Toutes les maisons de Janville et de Longueil sont vides de mobilier. Tout cela est dans les châtaigniers, et à la ...* » (la suite est illisible). Comme à Clairoix, les maisons ont, semble-t-il, été vidées de leur mobilier qui se retrouvait dans sa grande majorité dans les bois et les tranchées du mont Ganelon, rappelant au soldat qui s'y trouvait un peu le confort de la vie civile, d'avant... Sur une autre carte Jeanne précise : « *Il paraît qu'il y a tout un village* » en forêt. « *Pour le moment, il n'y a plus de danger. Les avions quelques fois. On fera comme on a déjà (fait). On ira à l'abri. Nous avons encore des pommes de terre et des haricots, alors tu penses si j'ai hâte de rentrer.* »

D'un côté, la menace pèse encore ; l'ennemi recule, mais il n'est pas encore défait. Par ailleurs, les jardins-potagers offrent encore la possibilité d'y trouver de la nourriture. La pénurie de vivres incite les habitants à retourner au plus vite, avant l'hiver, pour trouver un toit, même dans une maison saccagée et vide, et un jardin pour commencer à préparer la terre (bêchage) pour les semis au printemps.

Ce courrier se termine par une information typique sur l'état de pénurie des villages situés dans la zone de l'armée : « *Bien le bonjour de nous trois. Ici, la santé est bonne. Au moins nous n'avons jamais manqué de pain. Bonjour affectueux à tes parents. Je t'embrasse de tout cœur. Ton amie, Jeanne.* » Le pain, la denrée de base. Une denrée que la population n'est pas sûre de pouvoir encore trouver dans la zone de l'armée.

Quant à l'administration municipale, si l'on en juge par la vacance des registres d'états civils de la mairie de Clairoix, elle ne reprend pas son activité avant la signature de l'armistice. Peut-être fallut-il un bon nettoyage et un rangement en règle pour démarrer l'activité administrative.

En ce début de mois de septembre, les pourparlers de cessez-le-feu alimentent les discussions, mais la guerre n'est pas finie.



Les belligérants se tireront dessus jusqu'au matin du 11 novembre. En France, les hommes rappelés en 1914 sont d'ailleurs toujours maintenus au service. Seuls les vieux territoriaux, ceux qui n'avaient pas encore rejoint leur foyer, commencent à être démobilisés. C'est le cas par exemple des cultivateurs Arthur Luisin et Jules Danel. Ils le font comme la grande majorité, en tenue bleu horizon usée jusqu'à la trame, musette de toile réséda de multiples fois rapiécée et bidon de fer en sautoir, et le bon vieux ceinturon de cuir. Presque tous rapportent leur casque « Adrian », cadeau de l'armée. La tenue est remise au grenier ou dans la grange. Très souvent, le casque est accroché au-dessus de la cheminée.

Faut-il le rappeler, la paix n'est pas encore signée. Des classes 1890 à 1899, une bonne vingtaine de soldats de Clairoix attendent leur libération, qui ne se fera qu'en janvier ou février 1919. Des classes précédentes, une petite dizaine l'a été avant la fin de 1918. Une trentaine d'hommes des classes 1900 à 1906 n'auront pas l'occasion de rejoindre leur famille avant avril 1919. Le nord et l'est du pays sont ruinés. La pénurie est à l'ordre du jour. Les réquisitions se poursuivent. À Clairoix, un boulanger et un boucher ont été tués à l'ennemi. De nombreux agriculteurs sont en transit de retour des camps de prisonniers. D'autres ont été tués. Des maçons, des menuisiers, des charpentiers manquent à l'appel... Disparus, tués, certains ont été grièvement blessés. Presque tous traumatisés. Et le village a été en grande partie détruit, bien que peu détruit. Les habitants n'ont plus de meubles, surtout plus de lit, ni de draps. Les casseroles, les marmites et les couverts ont disparu. Comment le comte de Comminges va-t-il remettre sur pied son village, qui figure d'ailleurs sur l'inventaire des communes dévastées ?

Liste complémentaire de quelques combattants de Clairoix

Lors de l'écriture des fascicules précédents, certains noms de combattants n'apparaissaient pas dans les listes alphabétiques, car dans les registres matricules habituellement consultés, leur nom n'y figurait pas. Ces oubliés nécessitaient des recherches plus approfondies. La liste qui suit vient donc compléter les précédentes. D'autres noms de combattants manquent ; pour l'heure, il n'a pas encore été possible de les retrouver. En tous cas l'un d'eux, qui figure ci-après, va vous surprendre...

BOISSEE René Henri

Il est né le 30 juin 1883 à Pierrefitte-en-Cinglais dans le Calvados près de Falaise. Il est le fils d'Adolphe et de Virginie Feray, habitants de Pierrefitte-en-Cinglais. Il est forgeron de formation. Mais il décide de s'exiler, ce sera à Compiègne, à Senlis, puis le 23 avril 1911 il s'installe à Clairoix et travaille comme employé chez Cantillon. Il réside rue du Tour de ville.

Il est rappelé le 3 août 1914 et, le 9, rejoint le 5^{ème} Régiment d'Infanterie de Falaise. Il combat près de Charleroi, puis le repli s'exerce vers le sud. Il est évacué le 24 août 1914, probablement pour maladie, et rejoint le dépôt du régiment le 8 septembre. Puis, le 10 octobre de la même année, il rejoint son unité au front dans l'Aisne. Le 8 novembre 1914, il passe caporal et assure les fonctions de maréchal-ferrant du régiment, son premier métier.

Il participe aux combats de l'Artois de juillet à octobre 1915, puis de Verdun en avril et mai 1916. Toute l'année 1917, le régiment est au repos dans l'Aisne, et alterne avec instruction, manœuvres et montées aux premières lignes d'une zone stable dans le secteur de Maissemy.

En juillet 1918, il participe à l'offensive d'Oulchy-le-Château dans l'Aisne jusqu'en septembre. Puis son régiment est dirigé en Flandres où il apprend le 11 novembre la signature du cessez-le-feu.

Il est mis en congé illimité d'armistice le 5 mars 1919 et se retire à Clairoix.

BOURBIER Léon Oscar

Né à Rouvroy le 15 novembre 1881 dans le département de la Somme, il est briquetier à l'entreprise Bouraine à Clairoix depuis le 1^{er} août 1914. Il est le fils de Louis Auguste et de Théodosie Catherine Marthe, habitants de Rouvroy-en-Santerre.

Il avait été condamné par le tribunal correctionnel de Montdidier pour abus de confiance en 1910. Après six mois d'emprisonnement, il décida de changer de région. Il sera embauché par M. Bouraine. Mais celui-ci n'aura pas le temps de le juger, lui et la qualité de son travail : Léon est en effet rappelé le jour même pour la réquisition d'animaux aux armées. Il s'acquitte de cette mission jusqu'au 9 août 1914.

Il rejoint la briqueterie le lendemain. Le 18 novembre, par décision de la Commission de réforme de Compiègne, il est dirigé vers les services auxiliaires des Armées.

Le 14 août 1915, il est affecté au 37^{ème} Régiment d'Artillerie et dirigé le même jour vers l'école de Pyrotechnie de Bourges.

Le 24 juillet 1917, il est versé au 40^{ème} régiment d'infanterie territoriale, 1^{er} bataillon, où il escorte et garde des prisonniers en gares de Dugny, Lemmes et Vadelaincourt.

Le 14 juillet 1918, il passe au 34^{ème} RI et il est engagé dans l'offensive de Picardie, notamment à Assainvillers et Tricot. Puis le 1^{er} septembre 1918, il est affecté au 1^{er} Groupe de ballons captifs.

Il est mis en congé illimité d'armistice le 3 janvier 1919 et se retire à Clairoix.

Dès 1920, il trouve un travail chez M. Jouve, avenue de Clairoix à Margny-lès-Compiègne ; sa conduite n'est pas exempte de reproches.

D'ailleurs le 22 septembre 1921, il est condamné à la peine capitale par la Cour d'Assises de l'Oise pour un assassinat et un vol qualifié remontant au 15 janvier 1921. Dans le Progrès de l'Oise du 28 septembre 1921, on y apprend qu'il a tué mademoiselle Jeanne Alliot de Margny-lès-Compiègne, femme aux mœurs légères. Après l'avoir étranglée et fouillé les meubles de son logement, dérobé quelques objets, dont une fourrure, que d'ailleurs Mme Bourbier portera le lendemain à Clairoix, il est confondu par la gendarmerie. Il est guillotiné à Beauvais le 8 décembre 1921.



Léon Bourbier en 1921 (Source internet : <http://guillotine.cultureforum.net/>).

CLERET Louis Auguste

Né le 20 septembre 1877 à Clairoix, il est ouvrier et travaille dans son village natal jusqu'en 1907. Il est le fils d'Albert Augustin et d'Élisa Désirée Leclère, habitants de Clairoix.

Il est rappelé le 14 août 1914 au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale à Compiègne.

Avec ce régiment, il fait partie de l'une des dernières unités à défendre Compiègne avant l'invasion allemande et protège les unités du Génie français et britannique chargées de faire sauter les ponts de l'Oise.

Le 8 juillet 1915, il passe au 30^{ème} RIT et, avec ce régiment, participe à la défense du camp retranché de Paris.

Le 10 mars 1916, il passe au 324^{ème} RI et est engagé, à partir de juillet, dans la bataille de la Somme au fortin de Biache, puis il rejoint le secteur de Verdun à l'issue de cette bataille jusqu'en avril 1917.

Mis en sursis, il est détaché aux mines de houille de Rochebelle, près d'Alès, dans le Gard, le 20 mai 1917. Ces mines étaient sur le déclin avant 1914. Cependant, avec le conflit, l'accroissement des besoins en charbon conduit les pouvoirs publics à généraliser les mises en sursis d'appel et à redynamiser cette exploitation pour faire face aux pénuries de guerre. 80% des 1 300 ouvriers sont constitués de militaires détachés. Il va y travailler deux ans, et quitte la houillère de Rochebelle le 4 avril 1919.

Il est placé en congé illimité d'armistice trois jours plus tard et se retire à Clairoix.

CLERET Joseph Auguste

Il est né à Coudun le 19 octobre 1872. Fils de feu Louis Joseph Auguste et de Louise Eugénie Boulanger, il est mouleur en fonte à Clairoix. Il s'installe à Bienville en 1904.

Inapte aux armées en août 1914, il passe en conseil de révision et est finalement déclaré apte fin novembre 1914. Le 8 décembre, il est dirigé vers le 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale et est chargé de monter des gardes auprès des états-majors. Mais à partir de 1915, les besoins en matériels des armées sont tels qu'il est détaché aux fonderies près de Meaux (Fonderie Bernier, Mercier et Cie de Villerooy) le 9 novembre 1915. Le 7 juillet 1917, il passe au 46^{ème} RI dans le secteur de Vandeuil. En mars 1918, il combat dans l'Oise à Noyon. Il est engagé dans la Marne en juillet et août, puis Berry-au-Bac en octobre 1918. Il est mis en congé illimité d'armistice le 19 janvier 1919.	
COLNÉ René Maurice Né le 27 août 1876 à Clairoix, fils d'Eugène Charlemagne et de Marie Zénil, domiciliés à Clairoix, il est jardinier de profession. Il a exercé son métier dans différentes communes de l'Oise et à Louveciennes près de Versailles. Le 28 juin 1914, il s'installe à Clairoix. Le 13 août 1914, il est rappelé au 13^{ème} Régiment d'Infanterie Territoriale (RIT) à Compiègne. Devant l'avance allemande de la fin août 1914, il protège les unités du Génie britannique et française chargées de faire sauter les ponts de Compiègne. Puis il se replie vers le sud. Il est nommé caporal le 31 janvier 1915. Il assure la garde des prisonniers et les services de garde de l'état-major de la garnison de Compiègne. Le 3 novembre 1915, il passe au 330^{ème} RIT et avec cette unité, il est employé au creusement de tranchées dans le secteur de Bailly, notamment en première ligne, et celles de Saint-Léger et de Montmacq. En mars et avril 1916, il est dirigé vers la Meuse et répare la voie ferrée de la ligne Sommeille-Vettaucourt. Le régiment étant dissous fin avril, il ne sera affecté administrativement au 135^{ème} RIT, deuxième bataillon, que le 21 septembre 1917. Entre-temps, il est employé dans le secteur de Soissons à la réparation des routes. Il faut préciser que le transport routier militaire se développe à cadence forcée, et ce sont des milliers de camions qui traversent les routes de campagne, routes qu'il faut bien entretenir, ou parfois créer. Le 1^{er} février 1917, il passe au 74^{ème} RIT, quatrième bataillon. Il est engagé dans le secteur de Courteçon, Braye-en-Laonnois, Baume et Chiry en mai où le régiment perd 1 600 hommes. Puis, René Colné sera employé à divers travaux d'infrastructure jusqu'à l'armistice dans les secteurs de Fère-en-Tardenois et de Crouy-sur-Ourcq. Il est mis en congé illimité d'armistice le 22 janvier 1919 et se retire à Clairoix, rue Saint-Simon.	
DESSEIN Louis Il est né le 26 août 1885 à Clairoix. Il est le fils de Victorine et d'Alfrédine Dubois. Il est employé aux Chemins de fer du Nord à Clairoix depuis 1908. Le 2 août 1914, il est maintenu dans son emploi et est affecté à la 5^{ème} Section des Chemins de Fer de Campagne. Il est mis à la disposition du réseau Nord et sert sous le statut de militaire. Il s'agit d'une affectation spéciale, principalement impliquée dans la logistique militaire. Il est mis en congé illimité d'armistice le 1^{er} avril 1919.	
DUFAY Séraphin Abel Il est né le 10 janvier 1875 à Liancourt. Fils d'Auguste, Désiré, Séraphin et de Victorine, Joséphine Pogron habitants de Liancourt, Séraphin Dufay habite Compiègne et vient s'installer comme domestique à Clairoix. N'étant pas tout jeune, et de constitution faible, il n'a jamais été appelé au service militaire. Cependant, il est appelé sous les drapeaux à l'âge de 39 ans le 21 décembre 1914, ce qui en dit long sur les besoins en hommes dans les armées à la suite de la saignée de l'été 1914. La commission de réforme le juge apte mais il ne peut servir que dans les services auxiliaires. Il est tout d'abord dirigé au 6^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval de Niort le 27 octobre 1915. Le 5 décembre 1915, il est affecté à l'escadron territorial bis de Dragons de la 9^{ème} Région. Il est chargé du service intérieur de général de région, mais surtout, sous les ordres du capitaine Cherisey, commandant l'escadron bis, il sera	

employé au dépôt des chevaux malades de Loeuilly dans la Somme. Il assurera également le service des étapes de la garnison. Séraphin est nommé brigadier le 8 juillet 1917. Il est mis en congé illimité d'armistice le 15 janvier 1919 et se retire définitivement à Clairoux, rue Saint-Simon.

ROQUANCOURT Émile Augustin

Il est né le 28 août 1887 à Clairoux et est ouvrier de son état. Il est le fils d'Amédée Alexandre et de Marie Juliette Trouvain, domiciliés à Longueil-Annel. Il est rappelé le 3 août 1914 au 19^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied de Verdun (19^{ème} BCP), mais il ne rejoint son unité que le 26. Ayant quitté le service militaire en 1910, il reçoit une formation accélérée et est envoyé avec le 9^{ème} BCP dans la bataille des Flandres à Nieuport et à Dixmude. Avec « la course à la mer », l'ennemi tente de s'emparer des ports de Dunkerque et de Calais. L'armée française est dépêchée auprès des Belges et des Britanniques et bloque la percée allemande. Il est évacué pour maladie le 4 décembre 1914 et ne rejoint son unité que le 2 janvier 1915.

Au mois de mai 1915, il est engagé en Argonne dans le secteur de la Gruerie et « le four de Paris ». En septembre, le 19^{ème} BCP est envoyé en Champagne, notamment dans le secteur de la ferme de Navarin.

Le 27 au matin, le 19^{ème} est déployé au bois « U.18 », près de Souain-Sommepy. En milieu de journée, alors que les Chasseurs étaient massés à la hâte dans des trous, attendant sous la pluie, l'ordre d'attaque arrive. Le 19^{ème} constitue la première vague d'assaut. Mais deux minutes avant de s'élancer, les Allemands déclenchent un puissant feu d'artillerie. Émile Roquancourt est blessé par éclat d'obus à la fesse droite et est évacué. Pour lui, la guerre est finie. Il sera réformé 2^{ème} catégorie du fait d'une claudication permanente du pied droit. Il est renvoyé au domicile familial à Longueil-Annel. Il bénéficiera d'une pension d'invalidité à vie.

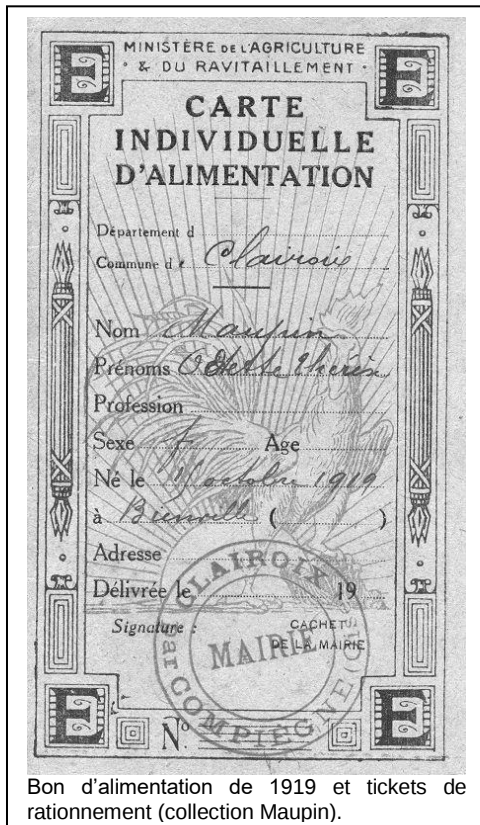


Les restrictions, les pénuries et la reconstruction

On ignore à ce jour si le comte de Comminges a pu prendre des contacts utiles avec les habitants de Clairoux lors de leur exode de l'été 1918. Courant septembre, les premiers habitants reviennent et découvrent l'étendue du saccage. Bien que le village soit relativement peu endommagé, néanmoins, selon le bulletin des régions libérées, celui-ci figure au 2^{ème} rang (sur trois) des communes sinistrées. Avec l'annonce possible d'une signature de l'armistice, les déplacés n'ont pas attendu l'évènement pour se mettre en route et rejoindre leur village. Le 11 novembre à 11h, la nouvelle, qui n'est plus une rumeur, parcourt les rues pourtant encore bien désertes du village. L'ennemi vient de signer le cessez-le-feu à quelques kilomètres de là, dans une clairière de la forêt de Compiègne, près de Rethondes.

Il semble que, selon le témoignage d'anciens habitants, aujourd'hui disparus, certains villageois ont tenu à faire sonner les cloches de l'église malgré l'édifice partiellement endommagé. Quelques obus étant tombés çà et là dans les parages, le toit de l'église et ses vitraux ont probablement dû être en partie soufflés par les explosions. À l'inventaire dressé dans « *L'œuvre aux secours des églises dévastées* », édition 1919, concernant le Diocèse de Beauvais, l'église de Clairoux fait en effet partie des 78 bâtiments répertoriés dans l'Oise pour avoir subi des dommages de guerre. Mais la liesse populaire passa outre les risques...

Le retour de la famille de Comminges ne se fit pas sans mal. Pressé par ses fonctions de maire, en rejoignant Clairoux le plus rapidement possible, le comte de Comminges escomptait bien rétablir la vie administrative du village. Mais il dut assez vite prendre le chemin inverse par le train pour rejoindre la ville de Montassié dans l'Allier afin d'assister aux obsèques de Mme la comtesse de Waldner de Freundstein, sa belle-mère (Sources : « Le Gaulois » et « Le journal des débats parlementaires » du mercredi 13 novembre 1918). Toujours est-il que, dès son retour définitif, l'activité de la commune reprend lentement. Il met en place avec son épouse un poste de la Croix-Rouge à Clairoux. Madame de Comminges en sera la directrice, secondée par Mademoiselle Germaine Sibien et Paule-Elie Rambourg, sa nièce. Peut-être prit-il cette mission lors de son séjour à Versailles.



Bon d'alimentation de 1919 et tickets de rationnement (collection Maupin).

En effet, au mois de novembre 1918, la Société Française de Secours aux Blessés Militaires réorienta son activité et se tourna vers l'aide aux régions dévastées par quatre années de combats et par les destructions systématiques des Allemands lors de leur repli. Les premières permanences installées dans l'Oise seront celles de Babeuf, Clairoux et Cuts, qui ouvrent d'ailleurs dès novembre 1918.

La permanence de Clairoux, poste de secours qui prendra le nom de *Femmes de France*, couvre les communes de Coudun, Giraumont, Bienville, Janville, Choisy-au-Bac, Monchy-Humières, Braisnes, Villers-sur-Coudun, Antheuil et Vignemont. Le centre lui-même, ainsi que les entrepôts, sont installés au domicile du comte de Comminges à Clairoux. Sa mission est d'apporter des secours en vêtements et linge, en articles de ménage, en literie, en mobilier et par la distribution d'outils. Mais aussi il met en place un dispensaire pour apporter des soins aux malades. Les différents moyens matériels proviennent de l'œuvre et des dons de l'administration. Par son tissu relationnel, le comte développera sans doute très rapidement cette permanence. Son fonctionnement devient optimal à partir du 20 décembre 1918.

Les habitants des communes concernées disposent, à tour de rôle, de deux demi-journées d'ouverture dans la semaine et doivent venir avec une liste des objets dont ils ont besoin. Le dispensaire est ouvert le jeudi et le dimanche matin.

Mais, comme pour toute commune se montrant efficace, le succès attire les convoitises locales. Ainsi, dans le journal « Progrès de l'Oise » du 19 avril 1919, nous apprenons que « *des enfants appartenant à des familles étrangères à la commune ont été surpris se préparant à enlever des paquets qu'ils avaient soigneusement disposés dans des paniers et des musettes et contenant divers objets pillés dans la maison de M. le capitaine Bille. Plainte a été portée, après enquête du maire, entre les mains du Procureur de la République.* » Et probablement avec l'insistance du maire de Clairoux ; le journal poursuit : « *Il serait à souhaiter qu'une sanction exemplaire intervint. Ce genre de vol se multipliant d'une façon inquiétante dans les villages déjà si éprouvés par les pillages durant l'évacuation.* » Par ailleurs, le maire parvient à disposer de viande. « *Par les soins de la municipalité, de la viande frigorifiée sera vendue, par M. Bertrand, boucher (son fils Gaston Alexandre, puisque le père est tombé au front le 23 octobre 1918), aussi souvent qu'il sera possible, à un taux fixe arrêté par le maire.* »

La viande frigorifiée, qui est une nouveauté pour les civils, mérite qu'on s'y attarde. Il fallait en effet pourvoir aux besoins des combattants. Pendant le conflit, le cheptel sur pied étant une denrée difficile à réunir pour 8 millions de combattants, la viande frigorifiée est achetée en Argentine et en Australie. D'immenses entrepôts frigorifiques sortent de terre dans des zones

portuaires comme celle du Havre. Des camions militaires sont spécialement aménagés pour le transport de la viande. Il faut probablement y voir là quelque surplus négocié par le comte, comme le confirme le *Progrès de l'Oise* du 22 juin 1919 concernant le centre de Clairoix, « *des boîtes de lait condensé à prix très réduits sont mis à la disposition des familles nombreuses, des vieillards et des malades. Un lot important de marmites en fer blanc modèle militaire, et des gamelles, peut être cédé, mais la valeur restera à retenir sur les dommages de guerre* ».

En effet, l'année 1919 est dominée par la reconstruction des régions libérées. Les nouvelles semences proviennent des États-Unis d'Amérique et transitent par le Havre. Pour la nourriture, les prix sont préalablement fixés par le ministère de l'Agriculture et le Préfet demande à ce que les prix de vente ne dépassent pas un certain montant. Mais pour lutter contre le marché noir, notamment sur la viande, le maire de Clairoix en définit lui-même le barème. Quant au pain, des rations spécifiques sont fixées pour les enfants et les travailleurs. Des tickets de pain sont disponibles dans les mairies et remis à chaque habitant.

La circulation sur les ponts pose un réel problème de sécurité. Il devient en effet obligatoire d'emprunter les ponts de bois posés par le Génie en 1918, le pont de fer traversant l'Oise au nord de Compiègne, appelé aussi *pont de Soissons*, étant réservé au transport industriel. Cette annonce n'arrange pas toujours les civils qui doivent attendre que la passerelle de bois, au raz de l'eau, se referme après le passage d'une péniche.



Vue sur les passerelles prise depuis le pont de Soissons. Les civils doivent emprunter les passerelles en bois, notamment pour rejoindre Compiègne (photo BDIC).

Le déstockage de pommes de terre est livré par les maires. Le Préfet demande également le rétablissement du ramassage des ordures ménagères « *dans des poubelles* » afin d'éviter la prolifération des rats et des maladies. Cette directive n'est pas sans rappeler que les Allemands, à l'été 1914, avaient insisté pour que les Français utilisent des poubelles. Une invention française de 1883 du préfet Eugène Poubelle, en avance sur son temps, mais qui tarde à être appliquée au pays de l'inventeur !

Un peu partout, des obus, des fusées et des gargousses traînent dans les environs du mont Ganelon et dans la plaine s'étendant de Clairoix à Bienville. Les explosions des engins non éclatés provoquées par les autorités militaires doivent désormais faire l'objet d'un avis afin d'éviter le bris des vitres. Conséquences également dans cette zone, même si les dégâts ne sont pas comparables aux villages entièrement détruits des secteurs du Matz ou de Noyon, les plaines sont retournées par des tranchées et des trous d'obus ou de bombes, mais aussi par les drainages et les feuillets, là où ont été montées des baraques militaires de type « Adrian ». Ce qui oblige le comte de Comminges à s'adresser par voie de presse le 26 avril 1919 : « *Le maire a l'honneur de prévenir tous les administrés que le Service des travaux de première urgence ne pourra rembourser les frais de comblement qu'autant que les cultivateurs ne seront pas mis d'accord avec ses agents au préalable et que le métré aura été fait avant tout commencement des travaux.* »

Pour les quelques maisons détruites dans le village, une déclaration de dommages de guerre peut maintenant être établie. Le Préfet, qui a reçu les documents fin avril, les répartit par mairies. La reconstruction sera lente.

D'autant plus lente que le soldat mobilisé ne rentre toujours pas au foyer. Seuls les derniers « vieux » de la réserve territoriale sont revenus entre novembre 1918 et février 1919. La main d'œuvre du Clairoix d'avant-guerre est absente. Les premiers militaires démobilisés recherchent un emploi « moderne » et tentent leur chance en région parisienne où la demande est forte.

Concernant les classes 1900 à 1906, une petite trentaine revient en mars et avril 1919. Jules Simart, l'épicier d'avant-guerre, pose ses valises le 15 janvier 1919, retrouve son épouse et une boutique à peu près en ordre. Ce ne sera pas le cas pour tous. Quand il rentre le 20 mars 1919, le sergent artilleur Gaston Bouraine retrouve sa briqueterie dévastée. Il peut ranger sa tenue *bleu horizon* et accrocher son casque de poilu à la patère, relever les manches et se mettre au travail. Concernant la démobilisation, suspendue pour faire pression sur l'Allemagne afin qu'elle accepte l'exigence des conditions du traité de paix, seule la libération des classes 1907 et 1908 se prépare. Toutefois, on notera que déjà sept soldats de la classe 1907 ont rejoint leur foyer à Clairoux. Les autres classes ne rejoindront leur famille qu'après la signature du traité de paix.



La classe 1913, la plus touchée, avant son départ aux armées, en compagnie du maire de Clairoux. Deux jeunes originaires de Clairoux vivent dans un autre village (collection AHPC).

rejoint leur foyer à Clairoux. Les autres classes ne rejoindront leur famille qu'après la signature du traité de paix.

Certaines classes furent éprouvées plus que d'autres. Concernant la classe 1913, sur les onze jeunes envoyés au front, cinq attendent leur tour. Les autres ? Ils ont été tués au front. Le jardinier Martial Moyat, blessé deux fois, et Raymond Bochand, rapatrié des camps de prisonniers, attendent au 54^{ème} RI leur retour, qu'ils espèrent proche.

D'ailleurs l'armée sera réorganisée sur ces bases : en Allemagne, il s'agira de maintenir une force d'occupation avec les classes

1917, 1918 et 1919. À proximité, il faudra encore le maintien d'une armée de réserve qui devra être formée des classes précédentes. Alors, pour une grande majorité, les soldats de Clairoux sont réaffectés au 54^{ème} RI de Compiègne au camp de Royallieu.

Nous ne sommes qu'en mai 1919, mais peu à peu la vie économique reprend. Mme Devillers, matelassière à Clairoux, se tient désormais à la disposition de sa clientèle pour refaire les matelas et peut lui fournir de la toile à de bonnes conditions. Elle précise : « À prix modérés ».

Le 18 mai 1919, le Progrès de l'Oise

annonce : « On a trouvé à Clairoux, sur les bords de l'Oise, le cadavre d'un soldat anglais. Selon ses papiers

trouvés sur lui, il s'agirait d'un dénommé *White Arthur*. » Il s'agit peut-être du dernier soldat retrouvé mort à Clairoux... On ne saura pas si celui-ci fut charrié par les courants, où bien s'il gisait là depuis fin 1918. Cet événement nous amènera à évoquer les sépultures militaires. Mais auparavant, d'autres annonces méritent d'être évoquées.



Des sous-officiers du 54^{ème} RI à Compiègne. Après le 11 novembre 1918, de nombreux combattants se voient affectés au régiment de la garnison dans l'attente de la signature de la paix (collection de l'auteur).



Les classes 1918 à 1921 du 54^{ème} RI au camp de Royallieu de Compiègne. Seront-elles envoyées sur le Rhin ? (Collection de l'auteur).

Dans le Progrès de l'Oise du 25 octobre 1919, on peut lire que le comte de Comminges vient d'être décoré de la Croix de Guerre, avec étoile de Vermeil et la citation suivante : « A exercé ses fonctions avec une indomptable énergie, en 1914, au moment de l'invasion ; par la fermeté de son attitude, en face des menaces des autorités allemandes, a préservé ses administrés des pillages et

des exactions de l'ennemi. Pendant toute la durée de la guerre, a déployé un zèle qui ne s'est jamais ralenti, pour assurer le cantonnement et le bien-être des troupes de passage. En juin 1918, au moment de l'attaque des Allemands sur Compiègne, a apporté à la population toute entière un puissant réconfort moral, la sérénité de son courage ; a quitté son village le dernier, alors que celui-ci était soumis depuis plusieurs jours à un bombardement violent d'obus de tous calibres et après avoir reçu l'ordre de l'autorité militaire. »

Enfin, les élections municipales qui n'avaient pu se tenir pendant la guerre ont lieu le 30 novembre 1919. Sont élus : MM. Émile Bochand, 105 voix, Edgard Leclercq, 85, Pierre Déchasse, 83, Édouard Delasalle, 82, Robert Verdé de Lisle, 79, Jules Delasalle, 76, Edmond Fontaine, 76. Viennent ensuite MM. Émile Bourin, 75, Alfred Bédiez, 73, Aimery de Comminges, 65, Leblond, 61, Lucien Sénépart, 60, Édouard Chatrieux, 60, Edgard Chatrieux, 60... Contre toute attente, c'est M. Bédiez qui est élu maire de Clairoix par le conseil municipal. Avec la fin de la guerre, une page se tourne, une nouvelle époque est née.

Dans l'immédiat, l'armée française est toujours en opérations de guerre : dans les Balkans pour l'armée d'Orient, en Silésie, en Russie, en Sibérie, en Syrie-Cilicie, et au Maroc. Ces théâtres d'opérations extérieures continuent et ne concernent que les nouvelles classes d'appelés et les engagés volontaires.

Les sépultures militaires de Clairoix

Outre l'administration municipale, le maire doit également assurer la gestion des sépultures militaires. En effet, pour retrouver les sépultures de soldats, les chefs de secteur d'état civil sont les mieux qualifiés, étant sur place, pour donner aux familles des renseignements sur l'emplacement des tombes. Selon « *le journal des régions dévastées* » de septembre 1919, parmi la liste des secteurs, pour celui de la 6^{ème} région (Châlons-sur-Marne), Clairoix est le deuxième secteur après Senlis (1^{er}) et avant Noyon (3^{ème}). Autant qu'elle le fit tout au long du conflit, la famille de Comminges déploie une énergie incontestable, mais cette fois-ci elle ne s'arrête pas aux simples limites de la commune.

Le service de l'état civil doit procéder d'urgence au groupement des tombes isolées vers des cimetières convenablement choisis. Avant l'achèvement des travaux d'exhumations, il y a lieu d'éviter la profanation des tombes de soldats. Les populations sont invitées à respecter et à faire respecter les tombes éparses dans les terrains.

Selon le témoignage de Michel Maupin, après la guerre, les menuisiers de Clairoix, dont les frères Maupin, étaient chargés de préparer les cercueils à la demande des familles qui souhaitaient voir la dépouille rejoindre le caveau familial.

Un cimetière militaire provisoire a été établi à Clairoix, comme l'indique la carte postale ci-



Le cimetière provisoire de Clairoix, qui sera complètement démantelé en 1921, était très probablement implanté non loin de l'église ; il sera regroupé au cimetière militaire de Remy. Un service des sépultures provisoires fut mis en place. À la demande des familles, le soldat pouvait rejoindre le caveau familial ou rejoindre le carré des Morts pour la France. D'autres tombes ont pu se trouver le long de la route nationale (collection AHPC).

contre. Les nombreux décès survenus en cours de transfert des blessés nécessitaient une inhumation urgente afin de lutter contre la propagation des maladies. Son emplacement exact a été oublié, mais quelques indices nous laissent penser qu'il se situait au lieu-dit « Les quatre tilleuls », en amont de l'église, sur d'anciennes terres à vignes.

Finalement, en novembre 1921, la totalité des dépouilles restantes sont transférés au cimetière de Remy (à 15 km à l'ouest de Clairoix). Il recueille également les tombes des cimetières provisoires de douze autres communes, portant à 1 800 le nombre de sépultures de soldats morts en 1914-1918.

Vers la paix et le deuil

Dans sa publication du 11 mai 1919, le « Progrès de l'Oise » annonce la remise solennelle du traité de paix aux plénipotentiaires allemands le 7 mai. L'Allemagne devra indemniser selon les pertes subies, qui ne seront pas évaluées avant 1921.

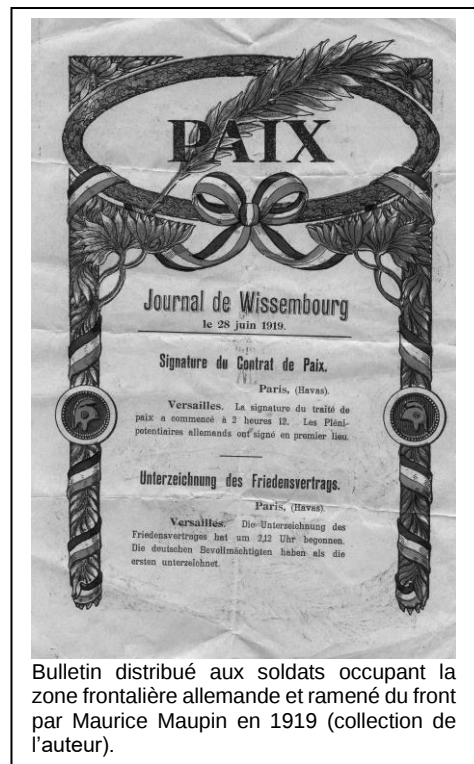
Dans l'immédiat la restitution de l'Alsace-Lorraine est un préalable indispensable. Concernant la rive gauche du Rhin, et selon les régions, elle sera occupée pendant 5, 10 ou 15 ans. Concernant la Pologne, c'est l'ancienne Pologne qui sera reconstituée, à l'exception de Danzig. De population à majorité allemande, la ville ne sera pas rendue aux Polonais ; on en fait une ville libre avec une administration internationale, et un couloir reliera l'Allemagne à cette ville. Ce fameux couloir de Dantzig sera l'un des détonateurs de l'explosion en chaîne des crises qui auront lieu vingt ans plus tard. Ce sera le début du deuxième conflit mondial.

Le 26 juin 1919, les journaux annoncent que l'Allemagne accepte le traité de paix. L'assemblée de Weimar a décidé par 237 voix contre 138 et 5 abstentions les conditions du traité de paix. L'annonce a été reçue par des tirs d'honneur de canons et des sonneries de cloches.

Le conflit a produit un immense traumatisme. Ce traumatisme intérieur n'est pas forcément visible au premier coup d'œil. À l'image du capitaine Conan, dans le célèbre roman de Roger Vercel inspiré de faits réels : cet officier sorti du rang sombre dans l'alcool et se brûle à petits feux, après avoir commandé héroïquement les hommes d'un corps franc dans les Balkans.

Treize soldats de Clairoix ont été particulièrement estropiés. Notamment Marcellin Roquancourt qui a reçu quatre blessures ; il est invalide à 50%. Émile Henaux, blessé également quatre fois, Albert Luisin, trois blessures, Lucien Lemoine, deux blessures, invalide, Gabriel Payen, qui a une jambe raccourcie et boîte à vie. D'autres, en apparence intacts, ne sont pas moins blessés intérieurement. La vision de la mort, les petits moments de lâcheté personnelle qui l'emportent sur le geste quasi héroïque... La mort encore, pour l'avoir donnée, même à son pire ennemi, engendre une certaine honte intérieure, qui progressivement enferme l'ancien combattant dans le silence, la dépression, l'alcool parfois, comme échappatoire... Émile Henaux de Clairoix, celui aux quatre blessures, est totalement traumatisé. Il décèdera en 1925. La difficulté est patente à retrouver une vie sociale normale, une stabilité mentale qui parfois ou souvent fait défaut dans le métier civil, celui-ci devenant vite insipide, sans gloire, sans « la vraie » camaraderie.

Dans le Clairoix d'après-guerre, résident près d'une quarantaine de blessés de guerre. Quatorze ont été fait prisonniers. Le comte de Comminges n'attend pas l'édification d'un monument aux morts pour honorer le sacrifice des soldats. Le dimanche 10 août 1919, une « fête du Souvenir et de la Reconnaissance », organisée par l'abbé Guérin, se déroule à l'église de Clairoix, avec une messe chantée et absoute, et avec le concours vocal et instrumental d'artistes de la localité. Une couronne de fleurs est offerte par les jeunes filles et la population du village. Hormis les chants et la présence de la quasi-totalité du village, Miss Brown, une charmante artiste américaine, interprète au piano *La marche funèbre* de Chopin, qui va émouvoir l'assistance. Tandis qu'un faisceau de fusils et un casque de poilu ornent le chœur, les drapeaux sont alignés. À la sortie de l'église, en procession vers le cimetière militaire, et au pied du calvaire central qui vient d'y être installé, le comte de Comminges, à son habitude, prononce un discours fleuve. De cette adresse aux villageois, il rappelle qu'au



Bulletin distribué aux soldats occupant la zone frontalière allemande et ramené du front par Maurice Maupin en 1919 (collection de l'auteur).

moment de l'attaque allemande de 1918 « [...] nous avons été obligés, par ordre et sous le bombardement, d'abandonner nos foyers. Nous avons été de longs mois dispersés aux quatre coins de la France... Cependant nos fils, nos pères, nos frères, vos époux, nos soldats - les poilus ! -, se battaient, résistaient [...] C'est grâce à eux que, rentrés dans vos maisons en ruines, vous avez pu reconstituer vos familles, réparer vos désastres [...] Si vos chers morts sont – hélas ! – encore dispersés le long du front, dormant leur dernier sommeil à l'endroit même où ils sauvèrent la Patrie, du moins prendrons-nous toutes les tombes de ce cimetière à témoin de l'amour particulier et du reconnaissant souvenir que nous leur garderons [...] Et maintenant je vais, pour saluer nos morts et leur rendre les honneurs, faire comme aux armées, l'appel de leurs noms. Ouvrez le ban ! », et de citer 23 soldats de Clairoix morts au combat. Un 24^{ème} sera reconnu plus tard et rendra définitive la liste des noms à porter au futur monument.

Alors, tout à fait naturellement, il faut faire le deuil des camarades morts au combat. Mais ce deuil, c'est aussi celui de l'esprit de la tranchée ; il faut à la fois la représenter, mais aussi dépasser collectivement l'amertume. Cela passe par deux actions, comme dans toutes les villes, les villages ou les quartiers des grandes villes : l'inauguration d'un monument aux morts, et la constitution en association des anciens combattants. Comment cela se passe-il à Clairoix ?

L'inauguration du monument aux morts

Plus de 30 000 monuments aux morts sont érigés sur tout le territoire français, la majorité entre 1920 et 1925. Celui de Clairoix, situé près de l'église, est inauguré le 6 novembre 1921. Le ministère de la Défense précise sur son site « Mémoire des hommes » que : « Juridiquement, les monuments aux morts sont pour la plupart des biens communaux et relèvent comme tels de la compétence des municipalités. À l'origine, la fonction de ces édifices a été de rassembler la population autour du souvenir de ceux qui ne reviendront plus vivre dans la cité, faisant ainsi participer la commune au travail de deuil des familles. Par ailleurs, graver les noms des morts revenait à donner à ceux-ci un peu de cette gloire dont étaient alors parés ceux qui s'étaient sacrifiés pour la victoire des armées françaises. » Y figurent ceux portant la mention « Mort pour la France ».

Une souscription publique est lancée, payée pour moitié par la mairie. Albert Prélon, entrepreneur de maçonnerie clairoisien, effectue l'assise de la « pyramide de granit de Belgique » fournie et gravée par l'entreprise Blase, de Compiègne.

L'inauguration se tient le 6 novembre 1921 à la suite d'une célébration du souvenir dans l'église de Clairoix où sont honorés les 24 noms qui sont inscrits au monument.



L'inauguration du monument aux « Morts pour la France » le 6 novembre 1921 scelle à jamais le sacrifice des soldats de Clairoix. Cent ans après, le recueil, devenu institutionnel, souligne l'ampleur du sacrifice consenti, le plus sanglant et le plus fort de toute l'histoire de France (collection Bochand).

La commune de Clairoix vient d'être citée à l'ordre de l'Armée en février 1921 (Journal Officiel du 24 février) et reçoit la Croix de Guerre, avec palme : le ministre de la guerre cite à l'ordre de l'Armée les communes d'Estrées-Saint-Denis ... Coudun ... Janville ... Bienville ... Clairoix : « Situées pendant toute la guerre dans la zone des combats, ont été l'objet de nombreux bombardements par canons et par avions qui les ont partiellement détruites. Ont fait preuve sous les obus des plus belles qualités de calme et de sang-froid. » Signé Louis Barthou, Ministre de la guerre.

Une palme est reproduite au fronton du monument et représente la part de souffrance des civils.

En 1921, cet ensemble embrasse à la fois l'hommage aux soldats morts dans le plus grand conflit de tous les temps et les épreuves de la population locale par le sacrifice de leurs proches, l'occupation, la résistance morale et physique de tous. Le monument aux morts est un marqueur particulièrement important tant dans son aspect historique que pour son support moral. Il est appelé à durer.

La création d'une amicale des anciens combattants

Il s'agit d'un « club » très particulier regroupant 74 membres en 1922, auquel on peut ajouter 22 membres honoraires. L'amicale compte également dans ses rangs des combattants qui se sont installés après 1918, comme Marcel Dessigny, le cordonnier surnommé « Buif », blessé deux fois à la guerre, dont il sortira sérieusement estropié le 4 avril 1916 à Verdun. Jambe raccourcie, un testicule en moins, il ne pleurera pas sur son sort. Il portera fièrement sa croix de guerre avec palme. Dans l'esprit de l'époque, tout ce qui ne pouvait se dire dans le cercle familial devait s'exprimer ailleurs. Entre « camarades », en somme sur la même longueur d'onde, l'esprit de la tranchée pouvait s'y écouler avec la chaleur de la camaraderie, qu'on tint à maintenir. La guerre, dans toute son horreur, entraîna un élan pacifique encore jamais connu jusque-là. Le paradoxe tient entre « La der des ders » que l'on espère, et la camaraderie de la tranchée qu'on ne veut pas voir disparaître.

C'est dans cet esprit que Marcel Delacourt, le nouvel instituteur du village, un officier d'infanterie sorti du rang et démobilisé du 54^{ème} RI de Compiègne, décide en 1922 de mettre en œuvre une « Amicale des Anciens Combattants de Clairoux ». Il la présidera jusqu'en 1931.

Directeur de l'école de garçons depuis 1921 et secrétaire de mairie, qui était cette nouvelle personnalité ?

DELACOURT Marcel Élie Jean

Né le 18 septembre 1893 à Compiègne, il se destine au métier d'instituteur. Il est le fils de Jules Émile Élisée et de Céline Octave Augustine Peltier domiciliés à Margny-lès-Compiègne.

Il est appelé le 26 novembre 1913 au 54^{ème} Régiment d'infanterie à Compiègne. Caporal le 6 septembre 1914, puis sergent le 6 mars 1915, il est le cadre de contact avec la troupe et fait l'interface avec les officiers. Il passe adjudant le 4 octobre 1915, adjudant-chef le 31 mai 1916, sous-lieutenant le 1^{er} juin 1916. Le 1^{er} juin 1918, le voilà promu lieutenant.

Il est mis en congé le 10 août 1919 et se voit affecté comme instituteur à Gournay-sur-Aronde. Il devient directeur de l'école de garçons de Clairoux en 1921 (en même temps, sa femme est nommée directrice de l'école de filles).

Il est engagé dans toutes les grandes batailles : 1914, la retraite, la Marne, 1915, les Éparges, la bataille de Champagne, 1916, Verdun et la Somme, 1917, Soupir, le Chemin des Dames, 1918, Picardie à Montdidier, la Marne et les Flandres. Il est blessé le 5 août 1918 à Fontaine-sur-Montdidier par un éclat d'obus (plaie à la main gauche).

Au sein du 54^{ème} RI, il va se distinguer à 5 reprises.

Cité à l'ordre du régiment n° 176 le 11 novembre 1915 :

« A fait preuve pendant 12 mois de campagne des plus belles qualités d'énergie. S'est particulièrement distingué dans le combat du 20 juin 1915 ».

Cité à l'ordre de la brigade n° 45 le 4 juillet 1916 :

« Jeune officier plein de bravoure, a contribué puissamment à repousser 3 attaques allemandes le 23 juin 1916. S'est énergiquement cramponné au terrain qu'il a gardé ».

Cité à l'ordre du régiment n° 314 du 18 octobre 1916 :

« A brillamment entraîné sa section à l'attaque des tranchées ennemies le 25 septembre 1916 ».

Cité à l'ordre de la division n° 315 le 25 septembre 1918 :



« À la tête d'une compagnie dont il venait de prendre le commandement, a fait preuve d'énergie et d'initiative au cours des combats du 4 au 7 septembre. Par l'ardeur qu'il a su communiquer à ses hommes en se donnant comme exemple, s'est emparé avec son unité des points d'appui fortement défendus »

Cité à l'ordre du régiment n° 226 le 7 décembre 1918 :

« Du 6 au 8 novembre 1918, a su maintenir avec de faibles effectifs, une position critique. A entraîné à deux reprises différentes sa section à l'attaque, contre-attaque, chaque fois par sa manœuvre hardie, a enrayé l'effort ennemi en lui infligeant de grosses pertes ».

Décoration : croix de guerre 4 étoiles de bronze, une d'argent et une palme.

Il aura encore l'occasion de se distinguer dans le deuxième conflit mondial en passant officier supérieur de l'armée de l'air et en entrant dans la Résistance.

Marcel Delacourt est une force en mouvement. Il crée et organise l'amicale des Anciens Combattants. Au pic de son activité, elle compte une petite centaine de membres. Selon ses statuts, ses buts sont :

- 1. D'entretenir la bonne camaraderie de la guerre. De conserver le culte des héros morts pour la France, de veiller au respect de leur sépulture et du monument destiné à perpétuer leur mémoire, de conserver le souvenir de ceux qui reposent au cimetière militaire.
- 2. D'améliorer la situation matérielle des Membres par la pratique de la mutualité en venant en aide à ceux qui pourraient par suite de blessures ou maladie se trouver dans le besoin.
- 3. De défendre par tous les moyens en son pouvoir les droits et intérêts de ses adhérents en ce qui concerne les pensions, réformes, décorations, etc., en tous cas de les aider de ses conseils et de ses démarches.
- 4. D'assister, de se faire représenter à toutes les cérémonies en général ayant pour but d'honorer les victimes de la guerre.

Mais, comme dans beaucoup d'amicales d'anciens combattants, des luttes internes apparaîtront quelques années après sa création. Il y avait ceux de la tranchée côtoyant la mort au quotidien, et ceux de l'arrière, plus ou moins suspectés d'embusquage, souvent à tort, par quelques-uns. Pourtant, comme nous l'avons vu au cours des différents profils évoqués, ces hommes en âge de se battre, de par leurs qualifications, furent jugés plus utiles par le commandement à la logistique. Logistique, nouvelle arme, qui contribua également à la victoire et au confort relatif du combattant de première ligne. Malgré ces dissensions internes lors des premières années - on ne compte plus que 52 membres dix ans plus tard -, l'amicale subsistera jusqu'à dans les années 70.

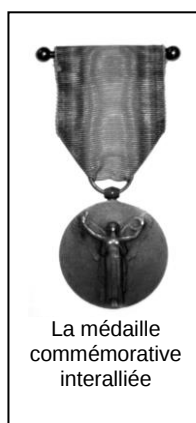
Les décorations portées dans l'après-guerre restent un marqueur fort des sacrifices consentis.



La croix du combattant



La médaille commémorative de la guerre 1914-1918



La médaille commémorative interalliée

À ce titre, la croix du combattant au ruban à rayures rouges et bleu ciel a été créée en 1930. Une carte d'ancien combattant a été instaurée le 19 décembre 1926. Les associations et les amicales des combattants aident et préparent les dossiers des futurs bénéficiaires ; ces dossiers sont transmis à l'ONAC (Office National des Anciens Combattants). D'abord réservée aux « Poilus » de la Grande Guerre, l'attribution de cette croix s'entendra pour tous les soldats engagés dans les opérations de combat jusqu'à nos jours, selon une durée de séjour au feu.

Mais aussi, l'amicale de Clairoux s'emploie à faire remettre aux adhérents la médaille commémorative de la Grande Guerre.

Dès septembre 1915, le ministre de la guerre, Alexandre Millerand, avait déposé un projet de loi concernant la création et l'attribution de cette médaille au ruban à rayures rouges et

blanches. Mais il faut attendre le projet de loi déposé le 11 juin 1919 pour que la décoration voit le jour. Officiellement appelée « médaille commémorative de 1914-1918 », elle est promulguée le 23 juin 1920. Il fallait avoir servi entre le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918. Sur le ruban s'ajoute parfois la barrette « Engagé volontaire » qui concernait plus de 10 % des 8 millions de soldats mobilisés. Cette médaille concernait aussi les personnels ayant participé dans les formations sanitaires, comme Élise Trocaz, par exemple.

Également, l'amicale de Clairoix faisait attribuer la médaille commémorative interalliée. C'est à l'initiative du Maréchal Foch que cette médaille vit le jour. Étant commandant en chef des forces alliées, c'est à ce titre qu'il proposa à toutes les nations alliées la création d'une médaille commune. Elle porte un ruban de deux arcs-en-ciel juxtaposés et est identique à toutes les nations concernées. Le module en bronze change selon le pays. Pour la France, le revers de la médaille porte « R.F. La Grande Guerre pour la civilisation 1914-1918 ». Comme pour la commémoration de la guerre de 1914-1918, les conditions exigées étaient les mêmes.

Pour être complet, une autre médaille voit le jour au cours du conflit, la médaille commémorative de Verdun, créée en 1916.

Pouvaient en bénéficier tous les combattants ayant servi dans le secteur de Verdun entre le 31 juillet 1914 et le 11 novembre 1918. Étaient principalement concernés ceux qui avaient fait l'épreuve du feu lors des opérations de 1916. Mais les secteurs de combat de l'Argonne et de Saint-Mihiel y étaient englobés.

La bataille de la Somme fut aussi violente et sanglante que celle de Verdun. Mais il fallut attendre l'année 1956 pour voir la création d'une médaille commémorative de la bataille de la Somme qui récompensait les combats du premier conflit et englobant ceux de juin 1940. Peu de « Poilus » la portèrent après 1956. D'autres médailles ont déjà été évoquées : les commémoratives des Balkans serbes et la médaille d'Orient et des Dardanelles, la médaille italienne des fatigues de guerre.



Après une remise officielle devant le monument aux morts de Clairoix, les adhérents devaient s'adonner à quelques libations assez poussées. Ainsi certains adhérents pouvaient porter jusqu'à dix médailles sur le revers de la veste.

Alors que les commémorations s'enchaînaient, de jeunes soldats de Clairoix étaient engagés dans d'autres opérations, éclipsées ; rendons-leur justice ci-après.

Des soldats de Clairoix en terre allemande

Nous n'aborderons pas dans le détail l'occupation de la Ruhr par l'armée française, conséquence immédiate de l'application des clauses du Traité de Versailles. Mais tous les historiens le reconnaissent aujourd'hui, la présence de l'armée française dans les territoires occupés, qui visait à s'assurer qu'une partie non négligeable de la production industrielle des Pays Rhénans soit acheminée en France afin de compenser la destruction de l'outil industriel français, a attisé, dans ce pays au bord de la famine, l'esprit de revanche. Ce fut le terreau du parti nazi naissant.

Des Clairoisiens furent impliqués dans cette mission difficile. On ne citera pas tous les noms des soldats de Clairoix dans cette opération extérieure qui fut occultée par l'omniprésence de la douleur du conflit mondial qui venait de s'achever.

Cependant, quelques exemples de la classe 1921 reflètent parfaitement cette période, dans la durée et par la diversité des missions. Le fils de l'ancien maire de Clairoix, Bertrand de Comminges, et Georges Prélon, sont deux cas intéressants. L'un est officier des troupes blindées, issu de bonne famille ; il n'échappe pas à la règle. Le deuxième, de famille modeste, simple sapeur du Génie, partage le même sort.

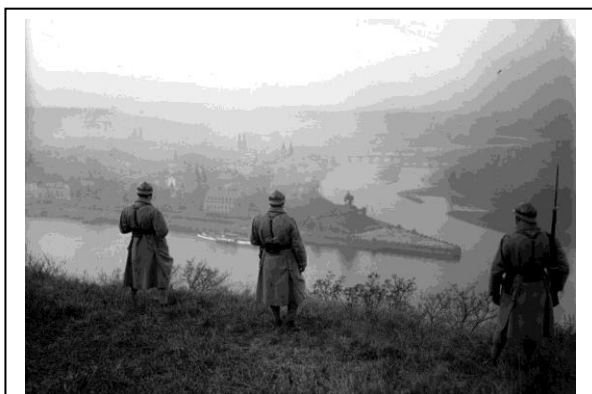
Bertrand de Comminges, né à Paris le 8 mars 1901, passe son enfance à Clairoux. À 18 ans, il est étudiant à l'École Centrale de Paris. Appelé au service militaire le 10 mai 1922, il est affecté au 506^{ème} Régiment des Chars de Combat. Aspirant, puis sous-lieutenant, il séjourne dans les Pays Rhénans du 26 mai au 2 novembre 1923. Le 10 novembre, il est libéré du service militaire actif et se retire à Strasbourg comme ingénieur. Avec le second conflit mondial, il sera rappelé le 28 août 1939, soit une semaine avant la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne. Il poursuivra la guerre sous le nom d'emprunt du « Major (commandant en anglais) John William Arnold » au sein des services de l'armée américaine.

Georges Prélou, maçon, est né le 21 avril 1901 à Clairoux. Il est appelé au service militaire actif le 10 avril 1921 au 12^{ème} Régiment du Génie. Il est envoyé dans les Pays Rhénans pour un premier séjour du 17 février au 21 juin 1922. Maintenu sous les drapeaux en vertu de l'article n° 33 de la loi du 21 mars 1905, son séjour est prolongé du 22 juin 1922 au 25 avril 1923. Il sera mobilisé en 1939 et libéré le 25 juin 1940. Depuis la loi du 21 mars 1905, le principe du service militaire obligatoire s'impose à tous les citoyens. Toutefois, l'article 33 de cette loi autorise le gouvernement, « dans le cas où les circonstances paraîtraient l'exiger », à maintenir pour un an supplémentaire la classe libérable. En 1913, l'article donnera lieu à la loi dite des « Trois ans » de service militaire. Cette loi sera encore appliquée après le conflit de la Grande Guerre.

D'autres jeunes de Clairoux seront aussi appelés. Germain Prélou, né le 3 juin 1901 à Clairoux. Au sein du 3^{ème} Régiment de Génie, il sert du 14 janvier au 1^{er} juillet 1922 en Haute-Silésie. Pourquoi envoyer des soldats français en Haute-Silésie ? À la suite du conflit, cette partie de territoire historiquement polonais restera, selon le processus de paix, administré par les Allemands. Les soldats français doivent s'interposer entre Allemands et Polonais en toute équité, dans un « esprit de neutralité ». Après la Grande Guerre, cette mission est pratiquement et moralement impossible. Mais c'est avant tout pour prévenir une guerre en Europe Centrale entre Corps Francs allemands et polonais bolcheviques.

Eugène Ban, né le 27 mai 1901 à Clairoux, électricien, est mobilisé au 171^{ème} Régiment d'Infanterie. Du 12 avril 1921 au 21 juin 1922, il fait partie de l'armée du Rhin. Son service est prolongé et, le 22 juin, il est envoyé dans les Pays Rhénans jusqu'au 24 avril 1923. L'armée française et les alliés occupent une partie du territoire allemand depuis 1918. Elle le fera jusqu'en 1930. La Sarre sera occupée jusqu'en 1935. Le nouveau chancelier, Adolphe Hitler, poussera les Français vers la porte de sortie. La France ne réagira pas.

D'autres opérations de guerre ont lieu dans le monde. Ainsi Eugène Allet, né le 23 juin 1901 à Clairoux, avait perdu ses deux grands frères durant la Grande Guerre. Il est dirigé vers le 2^{ème} Régiment de Zouaves à Rabat. Il est engagé dans les opérations du Maroc. Si la guerre du Rif au Maroc ne concerna les Français qu'à partir de 1925, les tensions ne manquèrent pas de se manifester dans les bandes tribales que soutenait Abdelkrim, le Rifain. Après son séjour, il rejoint le 54^{ème} RI de Compiègne. Mais contre toute attente, toujours en vertu de l'article n° 33 de la loi du 21 mars 1905, du 22 février au 17 août 1922, il est envoyé dans les opérations du Levant. En 1920, la France reçoit un mandat de la Société des Nations sur la Syrie et le Liban. Pour maintenir l'ordre sur ces territoires, la France constitue une armée. Eugène Allet est ensuite dirigé en Orient jusqu'au 2 février 1923. Une seconde formation de l'Armée Française d'Orient est constituée. Les bolcheviques de différents pays des Balkans alimentent les tensions. Cette armée, constituée d'effectifs réduits, séjourne en Bulgarie, en Hongrie, en Russie (Crimée), en Roumanie et en Turquie jusqu'en 1920. Mais



Les troupes d'occupation françaises en Allemagne, ici depuis le fort dominant la ville de Coblence (collection personnelle).

certaines tensions poussent le commandement militaire à maintenir ses troupes jusqu'en 1923 dans certains secteurs sensibles.

Nous le voyons bien, la guerre de 1914 à 1918 ne s'arrête pas au 11 novembre 1918. La paix n'est signée qu'en 1919. Alors la grande démobilisation commence, tandis que de jeunes appelés, maintenus un an supplémentaire, séjournent dans des secteurs à hauts risques. La mémoire collective a oublié cette époque. Elle est pourtant fondamentale. C'est à cette période que se mettent en place les éléments qui mettront le feu à l'Europe en 1939.



Le soldat de Clairoix, une fois mis en congé d'armistice, conserve quelques objets. Si l'uniforme bleu horizon est usé jusqu'à la trame, seuls quelques petits souvenirs sont pieusement conservés dans l'armoire. Le casque de poilu porte une plaque en laiton « Soldat de la Grande Guerre 1914-1918 », fixée à sa demande sur la visière par le corps de troupe. Parmi ces objets, on retrouve le nécessaire à couture, le ceinturon en cuir, le bonnet de police bleu horizon et quelques décorations (collection de l'auteur).

Le retour à la vie civile

Nos soldats ont remisé leurs souvenirs de guerre, dans les armoires, au-dessus de la cheminée pour le casque ou les décorations encadrées.

Autres témoins de cette époque : ceux des granges et remises de jardin. Le bon vieux bidon avec son bec versoir permettant de boire à la régalade, parfois le quart en fer, le ceinturon de cuir qui sera porté sur la ceinture de flanelle aux champs ou au jardin. Enfin, la musette réséda, de multiples fois rapiécée, qui portera le casse-croute du paysan.



De façon plus pragmatique, le cultivateur conserve le bidon, parfois le quart en métal, le ceinturon et la musette qui lui serviront pour les travaux des champs (collection de l'auteur).

1914-1918 : Clairoix (Oise) et ses combattants (T à V)

(avec une liste complémentaire de quelques combattants)

Dans le cadre du centenaire de la Grande Guerre, une série de 6 fascicules a été éditée entre 2015 et 2018. Elle a pour vocation de rendre hommage à tous les combattants de Clairoix, en présentant ceux-ci par ordre alphabétique. Cette sixième et dernière partie présente les hommes dont les noms commencent par les lettres T à V, et des combattants qui ne purent encore être identifiés lors de la rédaction des brochures antérieures.

Mais ces parcours individuels ne sauraient s'accompagner de l'histoire de Clairoix et de ses habitants.

La brochure éditée en 2014, intitulée « *La guerre de 1914-1918 à Clairoix (Oise)* » présentait, sans s'attarder sur les détails, l'histoire de ce village durant la Grande Guerre.

Cette nouvelle série de brochures, plus exhaustives, entre dans le vif du quotidien et au cœur des intrigues d'un village placé dans la « Zone Dangereuse ». Les dernières recherches mettent à jour des éléments nouveaux, inconnus jusqu'ici et parfois spectaculaires.

Chaque publication concerne une période particulière du conflit ; ce sixième numéro est consacré aux événements se déroulant du 2^{ème} semestre 1918 jusqu'à l'édification du monument aux morts en 1921.

Un personnage central, le maire (et comte) de Comminges, est confronté aux bouleversements qu'entraînent la présence de troupes militaires, allemandes, puis françaises, et les réquisitions permanentes qui les accompagnent dans la commune dont il a la responsabilité. Il va tenter de résoudre chaque problème, un à un, et à chaque fois, en exécutant un véritable exercice de diplomatie. Son action ne s'arrêtera pas à la fin de la guerre. Il continuera d'œuvrer pour son village et au-delà des limites de la commune.

Henri LESOIN, ancien militaire, membre actif et président de l'association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix », s'appuie sur des archives militaires, pour certaines inédites depuis la fin du 1^{er} conflit mondial.

Contact : lesoinh@hotmail.com